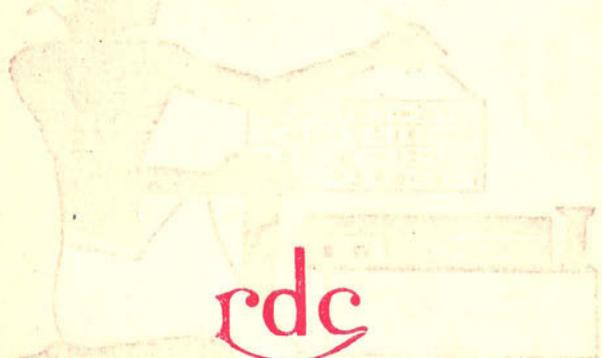


LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ALEXANDRE PAPADOPOULO.. La guerre et la paix.....	141
GEORGES DUMANI Notre France	173
SUZANNE CHARENTE..... Notre France.....	175
HENRI FOCILLON..... La Seine, de Paris à l'Océan.....	191
EDGARD FORTI..... Trois ans d'exil	198
FRANÇOIS DORIAN..... Préludes (<i>fin</i>).....	217

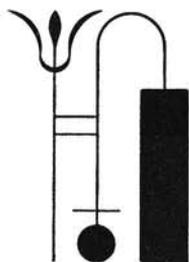


rdc

ÉGYPTE: 10 PIASTRÉS



LE SCRIBE



EGYPTIEN

AGENDAS POUR 1944

la plus belle série d'Agendas publiés en Égypte



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

ADMINISTRATION : 21 RUE SOLIMAN PACHA

TÉLÉPHONES : 47815 - 47404

R. C. 33103



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LA GUERRE ET LA PAIX.

Tout le monde parle de gagner la guerre et de gagner la paix. On veut, ici et là, préciser les buts de guerre, revoir et approfondir la Charte de l'Atlantique. Mais, lorsqu'on lit certaines déclarations responsables, on ne peut s'empêcher d'être profondément alarmé, car on a souvent l'impression que dans certains milieux on ne s'est jamais posé la question de savoir ce qu'est la Guerre, ce qu'est la Paix. Cette brève étude n'a d'autre prétention que de préciser quelque peu le concept de « guerre » et le concept de « paix ».

*
* * *

La guerre que nous vivons se distingue même extérieurement des autres par son appellation de « totale ». Mais qu'est-ce qu'une guerre totale ? Ce n'est pas seulement celle où la violence déploie le faste terrible de ses moyens, ni même l'épreuve où toute la nation se trouve engagée, « avec les femmes et les petits enfants » ; de telles guerres ont existé dans le passé et notre lutte n'est même pas une guerre d'extermination totale, comme ce fut bien souvent le cas dans l'histoire. Notre guerre est totale parce que tous les motifs d'une guerre s'affirment dans la conscience des peuples et des individus qui en sont les tragiques acteurs.

Notre guerre n'est pas, en effet, une guerre d'égoïsme ou de vanité dynastique, comme c'était encore le cas, en partie, pour la dernière. C'est une lutte pour l'existence étatique, nationale, linguistique, raciale, spirituelle. C'est une guerre d'impérialisme politique et de conquête économique, une guerre de brigandage pour les uns, d'ordre et de justice pour les autres, une guerre où se déchaînent les passions et où certains recherchent l'exultation de ne plus refouler les vieux instincts sommeillants, elle est, pour d'autres, une guerre rationnelle, intentée pour le triomphe de la réflexion sur les passions et les instincts primitifs. C'est une guerre de mentalités réactionnaires et c'est autant une guerre pour les esprits progressistes. C'est une guerre révolutionnaire, *intra* et *extra muros*, et c'est aussi, sur les deux plans, une guerre conservatrice. C'est une guerre pour les générations de demain et c'est aussi une guerre pour les morts d'hier. C'est un combat étroit et personnel, une lutte pour sa province et sa chaumière, voire pour sa femme, sa sœur, son enfant, et c'est également une guerre internationaliste et largement humaine. C'est une lutte pour l'affirmation des nationalismes et pour leur suppression, pour une poussière d'États et pour d'immenses fédérations, pour les minorités et pour les États-Unis d'Europe. C'est une guerre de masses et de robots et c'est aussi une guerre d'individus et de consciences. Une lutte réaliste et commerciale pour les uns, une guerre de philosophie et de religions pour d'autres. C'est une guerre d'héroïsmes et de trahisons. C'est le combat démuni, illégal, solitaire des partisans et c'est un chef-d'œuvre technique dans l'immense feu d'artifice des batailles. C'est, même pour certains, une guerre simple, une guerre à l'ancienne mode.

Ce n'est pas une, mais vingt guerres qui se mènent, les unes pleinement voulues et calculées, d'autres instinctives et tâtonnantes. Chacune suit son fil et sa logique propre, à la première page des journaux, dans l'éclairage des projecteurs

ou dans la pénombre et le silence. Elles se superposent, se conjuguent, s'entre-croisent, se gênent. Les événements matériels des batailles se répercutent à l'infini sur les dizaines de fronts de cette hydre à cent tentacules et ont, ici et là, des ricochets et des échos inattendus.

Et c'est parce que notre guerre est grosse de tous les motifs et de tous les aspects qu'une guerre peut revêtir dans une conscience humaine, qu'elle est une guerre *totale* non seulement pour les nations mais les individus, qui s'y trouvent engagés par toutes les fibres de leur être. C'est pourquoi aussi elle utilise, contre tous, tous les moyens et toutes les techniques.

Si notre guerre a revêtu ce caractère, c'est que par une évolution millénaire ont émergé finalement dans la conscience occidentale, et, précisément dans ce *xx^e* siècle, des problèmes anciens et nouveaux. La plupart ont été semés par les philosophes de l'ancienne Grèce et par le Christianisme, puis ont germé et poussé, donnant leurs premières fleurs dans la conscience populaire en 1789. Au cours du *xix^e* siècle, les dilemmes se sont précisés davantage. Mais c'est au lendemain de 1918, dans la fièvre et l'incertitude de la victoire volée, alors qu'en Russie l'arbre se couvrait des fleurs écarlates de la Révolution, que les contradictions inhérentes à la condition humaine arrivaient toutes ensemble à la conscience sourde des masses. De là leur amplitude et leur acuité. Et c'est précisément parce que les peuples et leurs dirigeants n'ont pas eu le courage ni la possibilité de se les formuler en pleine intelligence, que le malaise est allé s'aggravant, a fait naître des tourbillons de peurs, des dictatures et des révolutions et, finalement, la guerre.

La guerre est essentiellement un renoncement aux solutions rationnelles. On espère trancher les questions qui se posent à la conscience par l'action pure, couper par l'épée

les nœuds spirituels qui étranglent le libre développement de la vie. C'est une réaction naturelle, profonde. L'homme fuit la pensée. Il n'y est pas habitué, sa rigueur inéluctable et impersonnelle l'effraye. Et puis cela exige des efforts pénibles et prolongés, cela suppose fouler aux pieds les sentiments, les préférences, imposer silence aux passions, à l'intérêt, à la vanité. Le peuple ne sait pas penser. On ne le lui a jamais appris. Il est happé par l'action nécessaire pour subsister. L'attitude désintéressée est un luxe qu'il ne peut pas se permettre. Quant aux chefs, comme il n'est pas de Hautes Études pour être reçu parmi les dirigeants des destinées humaines, pas de programmes et pas d'examens, ils sont aussi bons ou mauvais que le hasard le veut, ils sont comme tout le monde, ils subordonnent leur pensée à leurs égoïsmes d'individus, à leur vanité de parti et de classe. La pensée désintéressée est un effort trop inusité. Comme il est plus facile d'agir, d'anéantir par l'action sa pensée et de perdre en route la responsabilité écrasante de la réflexion, les rigueurs de l'esprit critique !

La guerre est action pure. Elle peut faire taire momentanément et par la force certains adversaires. Elle peut empêcher l'expression matérielle des opinions des vaincus. Mais comment les maintiendrait-elle indéfiniment bâillonnés, à moins de les exterminer ou de les réduire en permanence, selon la formule allemande, à la condition de races d'esclaves ? En tous les cas, l'action ne résout pas les questions posées à la *pensée*. Ce sont deux univers différents entre lesquels il n'est point de commune mesure. Ce qui a lieu sur le plan de l'action détermine d'autres actions, mais ne lève aucune contradiction de la conscience. L'action peut trancher dans un sens ou dans l'autre ces nœuds gordiens de la pensée, elle ne sait pas les délier. La victoire n'établit pas la Paix et la Paix ne se gagne pas sur le plan de l'action pure, mais, tout d'abord, sur celui de la réflexion.

Il importe donc, avant toute autre démarche, de se pencher sur les contradictions de la conscience des peuples qui ont abouti à cette guerre et qui sont, dans l'ardeur de la lutte, en perpétuelle gestation.

*
* * *

Le problème de la guerre est au centre de l'existence de l'individu et de la nation allemande. La guerre est pour eux l'axe de la vie personnelle et sociale, le moteur de l'histoire humaine. Il n'est pas de société ni d'élite qui ait réfléchi davantage à tous les aspects de la guerre que le peuple allemand et ses penseurs. Autant que ses conditions et ses moyens matériels, ils ont cherché à pénétrer sa signification philosophique. Et, comme elle est au centre de leurs activités, ils y ont naturellement vu le centre de l'Univers. La Guerre, nous disent-ils, est, en son essence métaphysique, pas autre chose que *la lutte des contraires*. Or, toute pensée ne s'exprime et ne progresse que par les contradictions, les antinomies, qui déroulent, en les concrétisant, chacun de ses aspects. La vie de l'Univers est une évolution perpétuelle qui n'a d'autre moteur que, précisément, l'antagonisme indéfini des contraires. La Guerre est ainsi la loi la plus intime de ce monde panthéiste, de Dieu. Dès lors, la guerre, au sens sanglant du mot, est un cas particulier de la lutte métaphysique qui anime l'Univers des Idées. Pour le penseur allemand la guerre sanglante n'est pas le mal en soi, le désordre pur, le non-sens tragique qu'elle est pour les hommes. Elle est de même nature que la loi essentielle du cosmos, elle est, en ce sens, l'ordre, la rationalité, elle est consubstantielle à Dieu. — Certes, le philosophe allemand considère avec un mépris souverain et comme des barbares ses compatriotes qui voient dans la guerre sanglante le but de la vie et la loi de l'Univers. Mais

ce qu'il écrase ainsi de ses sarcasmes ce sont des esprits qui prennent le plan de la réalité sensible pour l'essence de la Nature alors que c'en est l'expression extérieure la plus grossière. Il condamne une interprétation triviale, de mauvais goût, ignare, bonne pour la masse inculte, d'une réalité qu'il vénère et qu'il enseigne à vénérer. Mais la violence n'est pas le non-sens, et si un étranger venait à attaquer ces Allemands qu'il méprise, il pourrait toujours les défendre en montrant que chacun voit la Réalité centrale, c'est-à-dire l'antagonisme éternel des Idées, au niveau qu'il lui est donné d'atteindre et qu'après tout les masses allemandes, au moins, ont le mérite de saisir, sous ses dehors les plus vulgaires, certes, et, par là, détestables, la loi, cependant, authentique de la Vie.

Précisément parce que ce n'est là, pour nous, qu'une nuance, il est inutile de contester que la guerre est essentiellement l'antagonisme des contraires. Les Allemands n'ont d'ailleurs rien inventé. C'était déjà le jugement d'Héraclite.

Si la conscience des peuples était tellement instable entre deux guerres, c'est que, justement, les points de vue opposés inhérents à chaque problème social parvenaient finalement à la demi-conscience des sociétés. Ces couples de contraires, les grands philosophes, depuis l'antiquité, les avaient élevés de l'obscurité affective des tendances à la lumière de l'intellect, ils les avaient analysés jusqu'en leurs plus subtiles nuances et leurs conséquences les plus lointaines. Toute philosophie qui se respecte a justement prétendu élucider et réconcilier ces oppositions en s'élevant à une unité supérieure. Cette transparence et cette synthèse de la conscience, l'âme collective de l'Europe était loin de les posséder. Elle arrivait tout juste à l'état où les couples de contraires, sortis de la nuit complète, profilent des silhouettes indécises à la frange de la conscience. Comme toujours, la pénombre fourmille de menaces ; la lumière crépusculaire donne aux réalités, qui

dans le plein jour, sont familières, le prestige des fantômes. Ainsi les antinomies de la condition humaine qui, lorsqu'elles sont pensées par la raison n'ont rien d'effrayant, et lors même qu'elles sont inéluctables et, par là tragiques, peuvent cependant être maniées confortablement et donc calmement, acquièrent dans la demi-conscience un halo inquiétant, une force affective pénétrante et, pour tout dire, ce caractère de menace inévitable qui, comme tous les complexes, inspirent les peurs paniques, l'absence hystérique de sens critique, la perte de la notion de vrai et de faux, et, finalement, le désir irrépressible de sortir de cet état d'inquiétude et de ce tourbillon hallucinant d'images projetées sur l'écran de la conscience par n'importe quel acte de folie, qui abolisse du moins l'Incertitude. Et c'est la guerre.

Une psychanalyse de la conscience européenne décèlerait facilement les tendances contradictoires qui s'affrontaient par couples dans l'âme collective des peuples. Certaines de ces tendances sont caractéristiques de l'animal et poussent des racines jusque dans la vie biologique. D'autres sont liées à diverses structures sociales. D'autres enfin ont leurs origines dans les aspirations idéales de l'humanité, dans cette tendance qui pousse l'homme à se dépasser lui-même. Celles-ci, formulées dès l'antiquité par les penseurs de la Grèce et par le christianisme, reprises par la philosophie moderne, se sont fait jour dans la conscience des peuples. C'est cette multiplicité de tendances antagonistes qui donne à notre guerre tant d'aspects indépendants, au point qu'elle n'est pas à vrai dire une guerre, mais une pluralité de guerres se déroulant sur des plans autonomes.

Instinct de conservation fruste des autres races face à l'impérialisme biologique des races germaniques, — cette tendance à l'expansion indéfinie, ce puissant moteur qui pousse l'Allemagne à sortir périodiquement de son lit, — qui s'exprime aux divers niveaux de la pensée en un impérialisme

politique, économique, linguistique, etc., sur le plan des sentiments par la vanité, l'orgueil, l'exclusive raciale et nationale (allant jusqu'à la cruauté et au sadisme pour les races inférieures), et qui se sublime finalement, pour se justifier, soit dans cet impérialisme de la pensée qu'est l'idéalisme allemand, dans cet impérialisme du sentiment qu'est le romantisme gothique, dans cet *égotisme* de toute la culture germanique que dénonce dans un profond petit livre Georges Santayana (1), soit, devant l'expérience caractéristique et la censure de la morale hellénique et chrétienne, dans cet impérialisme d'amour et dans ce complexe d'être aimé et d'imposer cet amour au besoin par la force qui a si souvent étonné les auteurs étrangers.

Lutte aussi entre l'instinct de conservation, la tendance statique, et le désir d'expansion naturelle, la tendance dynamique, de tous les groupes sociaux : nations, classes, professions, minorités, provinces, etc., et comme ces groupes sont des âmes collectives les tendances s'y répercutent et cristallisent aux divers niveaux mentaux des expressions différentes, jusqu'à celles qui les subliment et les justifient sur le plan de la pensée. Enfin toutes les tendances qui naissent de l'aspiration de l'homme à se dépasser lui-même, ces tendances idéales dont les exigences, traduites en langage rationnel, ont donné les morales, les sciences, les arts, qui constituent la civilisation humaine. Passées dans la conscience populaire elles déposent des principes et des maximes d'autant plus impératifs et absolus que leur démonstration rationnelle ne les accompagne pas. Tous ces désirs ont été malaxés. Il se produit un mélange inextricable par lequel les tendances idéales sont passées dans les âmes collectives des groupes sociaux et jusque dans les instincts biologiques, comme,

(1) *Egotism in German Philosophy*. London, Dent, 1916 et 1939.

inversement, les instincts se sont socialisés et sublimés par ce contact, les tendances sociales idéalisées. Que l'on songe maintenant qu'une tendance se divise toujours comme en deux gerbes de désirs contraires, — ce que l'on appelle dans le jargon de la psychanalyse l'« ambivalence des sentiments ». C'est ainsi, par exemple, que l'amour familial s'accompagne en sourdine d'une antipathie pouvant aller jusqu'à la haine, que les désirs égoïstes se profilent sur des tendances au renoncement, que le sadisme ne va pas sans masochisme et que l'instinct de conservation lui-même se double d'un appétit de mort et d'anéantissement qui aboutit parfois au suicide.

On peut se faire une première idée maintenant de la complexité indéfinie de la conscience européenne et du nombre des couples de sentiments et d'idées contradictoires qui s'y trouvent en gestation. Ce sont leurs antagonismes qui ne cessent de la bouleverser.

Mais, ainsi que le montre la psychanalyse pour l'individu, ces tendances ne forment des complexes hallucinants que parce qu'elles ne sont pas avouées, parce qu'elles ne sont pas conscientes. Seule la clarté de l'intelligence peut dissiper les incantations et les envoûtements qui flottent comme un brouillard sur les marais de la vie affective. Ce sont leurs maléfices qui ont mené à cette guerre et la rendent si complexe. Ce sont leurs exigences multiples et contradictoires qui continueront à l'armistice. C'est en fonction de leurs antagonismes que se fera ou ne se fera pas la paix.

*
* * *

Lorsqu'on analyse le concept de Paix, on aboutit à ce résultat en apparence paradoxal qu'il n'y a encore jamais eu de paix dans l'histoire de l'humanité. Les traités sont ainsi nommés parce qu'ils symbolisent l'espoir éternel des peuples, à l'ombre duquel s'abrite la mauvaise foi des vainqueurs et

des vaincus. Ces courtes trêves armées restent bien loin de ce que ce mot magnifique de Paix contient d'idéal vivant dans le cœur des hommes.

La Paix n'est pas seulement l'absence d'actes militaires. Le langage consacre la différence en distinguant l'armistice de la Paix. La Paix n'est pas quelque chose de négatif, une absence, un vide. Pas plus que le plaisir n'est simplement absence de douleur, la Paix n'est défaut ou privation de violence. Elle est essentiellement une vertu positive, une plénitude.

Mais la Paix ainsi entendue a-t-elle jamais existé? L'histoire montre si peu de différence entre les périodes dites de paix, brèves suspensions d'armes, et celles de guerre! Encore, lorsque la guerre était unilinéaire et monocorde, comme le tam-tam qui appelait le clan au combat, il existait une opposition marquée entre les deux états. Il fallait changer jusqu'aux dieux sous l'égide desquels on vivait et faire appel aux Puissances des combats. Dans l'ancienne Grèce encore, c'étaient deux ordres, deux mondes antagonistes, représentés par deux mythologies, qui séparaient la paix de la guerre et que Giraudoux met en scène autour des « Portes de la guerre » dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Mais à mesure que la guerre se complique et que ses motifs ne sont plus le besoin momentané de subsistance, la paix se met à ressembler étrangement à la guerre. Rome a-t-elle jamais connu la paix, l'a-t-elle accordée aux autres peuples? Que valaient les traités avec Carthage, alors que Caton exhortait les Romains à sa destruction?

Plus l'existence des nations devient permanente et multiples leurs activités intérieures, plus les guerres se font complexes et les « paix » s'apparentent alors toujours davantage aux luttes qui leur donnent naissance. Aujourd'hui, de tous les plans de la guerre, seul celui de la violence pure est absent de la pseudo-paix. Dans toutes les autres dimensions de la guerre, les antagonismes s'avivent et s'amplifient. Les Allemands ont bien

raison de considérer que la guerre est, jusqu'ici, la loi générale de l'univers et de l'humanité. Ce que l'on a tort d'appeler paix, en se fiant au manque de la circonstance la plus brutale, n'est qu'un « moment » de la lutte qui caractérise l'évolution de la vie. Notre génération qui a vécu l'entre-deux-guerres — nul n'ose plus dire la paix — ne le sait que trop. On peut assurément dire que la guerre a de nos jours deux aspects, celui où elle s'avoue et se glorifie et celui où elle se camoufle ; l'un où elle s'affirme : « Je suis la guerre » ; et l'autre où elle se nie : « Je ne suis pas la guerre. » Mais, comme on sait, « se nier », c'est doublement affirmer son existence. D'ailleurs, les paix naissent jusqu'ici directement des guerres comme les guerres naissent des paix. Or, comme le veut le principe antique que « le plus ne vient pas du moins », et comme l'ont démontré les expériences de Pasteur, ces guerres et ces « paix », capables de s'engendrer mutuellement ne sauraient être de nature différente. Faute d'avoir pris conscience de la définition même de cette Paix que leurs corps les appelaient de toutes leurs fibres, les hommes en ont vu fuir indéfiniment le mirage devant eux. Bien plus, c'est toujours en s'appuyant sur la nécessité d'établir la Paix que les chefs du troupeau humain ont pu le plus efficacement conduire les peuples au massacre. L'humanité marche sur cette route sanglante, espérant qu'à force de combattre, un jour elle atteindra la paix. Mais la Paix ne s'achète ni ne se vend, elle ne se conquiert pas par les armes, elle est d'un autre ordre. Lorsque Carthage eut été rasée au sol, et une fois le sel parsemé sur ses ruines, la paix a-t-elle régné sur ce désert ou dans le cœur de Scipion et de ses soldats, ou entre Rome et l'esprit de Carthage ?

Les philosophes allemands sont en réalité bien pessimistes. Ils n'envisagent pas la possibilité que la guerre cesse d'être la loi de l'évolution et de la vie humaine. Et c'est pourquoi,

d'ailleurs, la nation allemande place toujours la guerre au centre de ses préoccupations. Mais, comme l'a bien montré Bergson, ce n'est pas parce qu'on peut observer que l'évolution est allée dans un certain sens jusqu'à un certain point qu'on est en droit de conclure qu'elle continuera à l'avenir dans la même direction. N'est-ce pas, comme les Hindous, manquer de confiance dans l'efficacité de l'action humaine? Il n'y a, pour cette opprimante philosophie, d'autre issue pour l'homme que de se plier aux lois les plus élémentaires de l'Univers en faisant de la guerre la norme de la conduite. Rien ne prouve cependant que la guerre soit la loi de la Nature, ni, si elle l'a été jusqu'ici, qu'elle continuera à l'être, comme si l'inertie était la règle suprême de la vie! Rien ne démontre surtout que l'Homme soit incapable, par une action intelligente, de surmonter les fatalités originelles de l'évolution. — Et puis, la guerre, ou, comme dit Spencer, le *struggle for life*, est loin d'être la seule loi de l'évolution, même animale. Il y a autant et plus de phénomènes d'entraide et de coopération dans la nature que de faits de lutte. Pour que la guerre rougeoie entre clans, entre nations ou entre classes, il faut d'abord qu'il y ait des clans, des nations, des classes, c'est-à-dire de la solidarité. Les deux autres postulats révèlent le même pessimisme, qui est loin d'être, comme on voit, l'apanage du seul Schopenhauer. Marx, qui accepte le principe central de la philosophie allemande, se sépare radicalement par ses conclusions, des postulats qu'il tient de la tradition intellectuelle de son milieu. La lutte des classes, en effet, aboutit à un état où les classes, et, par conséquent, la lutte, disparaissent. Les contradictions sont résolues; la guerre est remplacée par la Paix authentique; l'évolution qui, jusque-là, avait suivi une voie, se trouve renversée; l'action humaine est efficace et triomphe du déterminisme de l'histoire. Car ce n'est pas *par* ce déterminisme qu'elle triomphe, comme Marx semble le croire. Pourquoi

le déterminisme triompherait-il de lui-même, changerait-il de direction? *Pourquoi* la guerre s'abolirait-elle? Et, s'il en était ainsi, serait-ce le hasard seul ou une finalité supérieure qui fournirait l'explication? Et puis *comment* la guerre aurait-elle enfanté de la Paix? D'ailleurs, le mot *révolution*, que signifie-t-il sinon, justement, une *rupture* de l'inertie nécessairement conservatrice des lois? Marx, qui aboutit à la solution correcte, ne paraît pas s'être rendu compte de la gravité du problème. Et pourtant, la Force ici, pas plus qu'ailleurs, ne saurait amener autre chose qu'une suspension d'armes, un *ersatz* de paix. La force peut faire triompher momentanément une classe, comme un état, il n'y a pas de raison pour que l'action brute amène ici des résultats d'*un autre ordre* que la force. C'est par son optimisme que Marx rompt le plus radicalement avec les Maîtres de la philosophie allemande, mais c'est en contredisant les principes qu'il leur doit. C'est, en un sens, par une réaction analogue de l'optimisme indispensable à la vie que les Allemands cherchent à imposer par une série de guerres une *pax germanica* s'étendant au monde entier, qui résoudrait enfin l'état de guerre perpétuelle auquel la philosophie qui les domine les condamne. En ce sens aussi qu'ils pensent, sincèrement parfois, travailler et souffrir pour les peuples mêmes qu'ils combattent.

Mais à quelles conditions l'optimisme se justifie-t-il? Quel principe Marx a-t-il introduit à son insu et qui *révolutionne* effectivement l'histoire? C'est, à n'en pas douter, *la conscience*, riche en valeurs morales. La conscience fait passer l'histoire de la lutte matérielle et des nécessités biologiques à la transparence de l'intelligence et à l'ordre idéal. Elle soupèse les contradictions et trouve moyen de les délier en concevant une société et une humanité où elles se trouvent réconciliées dans la Justice. L'intelligence reconstruit l'Univers, livré jusque-là aux impératifs de l'affectivité, aux ambivalences des sentiments, aux complexes funestes, selon ses

normes propres, et, en remplaçant l'élan aveugle des tendances antagonistes par son équivalent rationnel, elle parvient à créer un ordre humain, une harmonie vivante où la lutte accablante des contraires est enfin abolie. Et c'est la Paix.

La Paix ne saurait recevoir d'autre définition. Elle est l'unité de la conscience sociale, l'ordre supérieur aux antagonismes, la Justice. Et c'est bien cette harmonie splendide et définitive que les hommes ont de tout temps confusément rêvée, c'est bien elle qui gonfle d'un immense espoir ce petit vocable *Pax*, elle que l'on cherche à travers tant de batailles. Mais cette Paix est d'un autre ordre que l'action. Elle ne saurait être, à proprement parler, le résultat de la guerre, mais seulement de la pensée.

C'est bien ce que confirme un examen de la psychologie individuelle. Dans ce microcosme où la Nature, les Sociétés et leur histoire se reflètent, règne une complexité aussi grande que dans l'âme collective. Il s'y trouve autant d'opposition entre les tendances, la même lutte, les mêmes contradictions. C'est en prenant conscience des éléments de la vie psychologique, en les haussant jusqu'au clair regard de la raison, qu'on parvient à concilier leurs oppositions aveugles. La Paix règne en celui qui est d'accord avec lui-même, et, pour cela, qui se connaît. C'est uniquement par la prise de conscience, suivie d'une analyse puis d'une synthèse de ses éléments, que l'on aboutit à cette unité enviable qui constitue la sagesse. — « Paix sur Terre aux hommes de bonne volonté » : cette volonté bonne est essentiellement dans la ferme décision de se connaître afin de s'unifier. Et c'est encore cette harmonie que désigne l'expression : « Être en paix avec soi-même. » Certains jours, la contemplation de la Nature, lorsque précisément nous en percevons l'unité, ou bien la jouissance des œuvres de l'Art, qui reconstruit la multiplicité des sensations selon l'unité de l'intuition, communiquent ce

sentiment de Paix, et c'est pourquoi, d'ailleurs, Schopenhauer voyait dans l'Art la seule forme du salut.

Ainsi, la Paix est bien le nom que l'on donne à ce sentiment de plénitude et de sérénité qui accompagne l'unification de la conscience. C'est le même idéal que les peuples poursuivent obscurément à travers tant de guerres. C'est pour la réalisation de la Justice, qui est le seul ordre et la seule unification sociale, c'est pour cette Cité de Dieu sur terre qu'ils sacrifient leurs vies. De ce point de vue leurs efforts inconscients et millénaires, comme les tentatives de l'individu, ont pour but de passer de la multiplicité des tendances à l'unité de la Vérité. La guerre, l'antagonisme éternel des contraires est la loi de la multiplicité. La Paix est synonyme d'unité. La philosophie allemande n'a pas pensé qu'il est donné à l'homme d'atteindre à cette Unité qui est par delà les contradictions de la vie biologique, affective et sociale. Et pourtant, comme le disait Platon, la philosophie est essentiellement dans cet effort pour passer du plan de la multiplicité à celui de l'unité.

Peut-être aperçoit-on mieux maintenant pourquoi la Paix ne saurait ni se vendre ni s'acheter, ni se conquérir par les armes. Pourquoi une chose est gagner la guerre, autre chose gagner la Paix. Et, à vrai dire, jusqu'ici à part quelques individus qui ont su y atteindre, à part une nation qui s'efforce de la réaliser, la Paix entre États n'a jamais été gagnée. Notre génération qui vient après des milliers d'autres, avant des milliers d'autres, est-elle destinée à mieux réussir ?

*
* *

Si les traités dits de « paix » n'ont jamais instauré l'ordre, c'est qu'ils ne se sont jamais élevés au-dessus de la lutte des contraires. Ils maintenaient simplement par la force un certain désordre, un désordre nouveau, bientôt fossile. L'ordre

n'a pas besoin d'être nouveau, il ne saurait être nouveau, car il n'en est qu'un seul, qui se confond avec la justice et la liberté.

Reddition inconditionnelle, dit-on, paix sans compromis. Mais il ne s'agit pas seulement d'obtenir la reddition sans conditions de l'ennemi, de l'Allemagne, car cela seul, tout d'abord n'assurerait même pas une paix sans compromis avec l'Allemagne. Et même si elle garantissait contre un retour de l'agression allemande, c'est à la Paix en général que l'humanité est intéressée, et non seulement à la paix avec l'Allemagne. Il faut prévenir toute guerre pour l'avenir, quels qu'en soient les protagonistes. Cet idéal ne serait atteint, évidemment, que si la Paix que nous établissons est réellement différente par sa nature de la guerre, de sorte qu'elle-même ne puisse à son tour l'engendrer.

La paix sans compromis est aussi une paix sans compromis avec nos alliés, elle doit être avant tout une paix sans compromis avec nous-mêmes, avec les idéaux pour lesquels les peuples se battent, avec notre devoir de penser, avec les solutions claires de notre intelligence. Si la vraie Paix est telle que nous l'avons dépeinte, toute Paix qui n'est pas par delà les couples antagonistes des contraires, qui n'instaure pas l'ordre immuable de la Justice, est une Paix de compromis, un misérable *ersatz* de Paix, un désordre en suspens. Seul ce premier compromis compte. Il est l'unique compromis essentiel. S'il existe, tous les autres compromis suivent en longue procession jusqu'au jour où, de dégoût, on préfère se battre. Une Paix de compromis contient en germe toutes les compromissions, elle est compromise *ab initio*, elle est la guerre.

Il importe de préciser, par conséquent, quelques-unes des conditions essentielles auxquelles la Paix ne devrait pas manquer si elle ne veut pas ressembler étrangement à la lutte.

La Paix est indivisible.

Si la Paix est en effet cet ordre identique à la Justice que l'on a entrevue, c'est donc que comme la Justice et comme l'Ordre, la Paix ne saurait être indifférente ni subsister dès qu'une injustice ou qu'un désordre existe quelque part. La Paix, comme la Justice et l'Ordre est toute entière partout ou elle n'est nulle part. Une fausse note, et l'harmonie cesse. Et puisque la Paix sans compromis n'existe que par l'unité de la conscience humaine, il suffit qu'un seul fait soit absent de cette unité, que l'intelligence oublie ou soit incapable d'intégrer un couple de contraires, pour que l'on ne puisse plus parler d'unité, pour que l'on retombe sur le plan de la multiplicité, c'est-à-dire de la guerre.

Comme elle est indivisible dans le principe et dans la conception, elle l'est aussi dans les trois domaines où il s'agit de la réaliser : l'individu, la société, la vie internationale. Ainsi, il ne saurait y avoir de paix entre les nations s'il y a la guerre à l'intérieur des États et inversement. La paix de l'individu est également menacée immédiatement par la lutte sociale et internationale : non pas matériellement, — ce ne serait pas grand'chose pour celui qui jouirait de la paix intérieure — mais parce que cette paix précisément est irréalisable tant que la paix sociale et internationale ne règne point. D'abord, parce que le Juste est appelé à *choisir*, n'ayant pas le droit de se situer « au-dessus de la mêlée » ; or le choix ne va pas sans actes, qui, en eux-mêmes, sont souvent incompatibles avec la Paix dont nous parlons. Et puis, parce que, comme le disait Mauriac au temps de la guerre d'Espagne, « on n'a pas le droit d'être heureux ». Le Juste ne serait ni juste, ni charitable, s'il pouvait jouir de la sérénité alors que tout autour flamboient le désordre et la lutte. Cet ancien idéal stoïcien, — qui méconnaissait singulièrement les liens et les devoirs qui arriment l'individu à l'humanité, et que l'on a justement pu accuser d'orgueil, d'égoïsme, et un peu, de paresse, — péchait aussi par son manque d'optimisme. Son

pessimisme, moins sombre que celui de la philosophie allemande, pour qui la lutte est la loi éternelle de l'Univers, ne conçoit pas, cependant, de paix ailleurs que dans la conscience du sage. Pessimisme qui vient autant que de l'orgueil d'un manque de confiance dans l'action que peut avoir le Juste sur la société. — Le point de vue inverse n'est pas moins exact, on l'oublie trop. Il ne saurait y avoir à proprement parler d'harmonie sociale et internationale, si la paix n'est pas dans le cœur des individus. Certains assurent, il est vrai, que si la paix extérieure venait à être réalisée, la paix intérieure s'installerait d'elle-même dans les consciences. Mais n'est-ce pas faire preuve, cette fois, de beaucoup trop d'optimisme et méconnaître gravement l'autonomie de la psychologie personnelle comme la nature même de l'idéal à atteindre? Certes, la paix de notre milieu, un climat d'ordre et de justice, supprimerait *ipso facto* une bonne partie des contradictions dont la lutte s'oppose à la synthèse de la conscience, elle infuserait même, peut-être, un contentement qui inclinera à une pacification plus complète (1). Mais ces conditions favorables et nécessaires sont loin d'être suffisantes. La Société juste ne saurait être conçue et fondée que par quelques hommes justes. Une paix sociale et internationale serait vite troublée par les ambitieux, les égoïstes, les visionnaires, les agités, les paresseux, les indifférents. Surtout, il ne suffit pas que ces sentiments soient *absents* : la paix n'est pas un état négatif. Si les individus n'étaient que des reflets satisfaits de la collectivité, si les petites vanités, si le snobisme continuaient, la Paix sombrerait à la longue dans et par le médiocre. Il ne suffit donc pas de réussir une révolution sociale et internationale, si les citoyens conservent l'âme de l'homme ancien et la quiétude du bourgeois. Il faut

(1) Sans doute, cette première pacification est suffisante pour ne pas compromettre l'unité de la paix sociale et internationale. Exiger davantage serait déclarer impossible à tout jamais la Paix.

instaurer aussi une révolution psychologique et morale qu'il appartient à chacun de mener à bien par ses propres forces. Est-ce assez qu'un orchestre joue une œuvre d'une harmonie divine? Suffit-il qu'il aille en mesure? Ne faut-il pas que le Chef et tous les membres de l'orchestre saisissent la beauté de la symphonie et que chaque instrument, par la qualité de l'exécution, ajoute sa vibration particulière à l'harmonie de l'ensemble? La Paix est une vertu positive.

*
* *

On aperçoit maintenant les applications immédiates de ces principes généraux.

La Paix doit être un ordre qui intègre les couples de contraires, aliment perpétuel de la guerre. Il s'agit de réconcilier par des principes plus hauts et plus proches de l'unité les quelques antinomies essentielles, que voici :

Nécessités générales-intérêts et droits particuliers.

Nationalismes et Internationalismes.

Minorités et majorités.

Travail et outils du travail.

Science et structure sociale.

Tendance au nouveau et nécessité de conserver les acquisitions du passé.

Confort, loisirs et valeurs morales.

Machinisme et humanité.

Nécessités de rationalisation et dignité de l'homme.

Eugénisme et liberté.

Souveraineté absolue — loi internationale.

Ordre et liberté.

Égalité et aristocratie naturelle.

Individu et société.

Justice et vengeance.

Justice et charité.

Sans parler de bien d'autres (1) ! Et, puisque la Paix est indivisible, ces contradictions seront levées toutes ou bien aucune ne le sera réellement. Il existe une certaine ligne idéale qui passe à travers toutes ces antinomies à la fois, un « sésame ouvre-toi » philosophique. L'Unité est universelle ou elle n'est pas. Si une seule de ces antinomies restait hors de l'Unité, celle-ci cesserait d'être. Il est donc certain, et c'est beaucoup de le savoir, que le principe d'organisation que nous avons à chercher doit résoudre à la fois tous ces problèmes ou bien,

(1) La philosophie allemande oppose, par couples, tous les concepts, jusqu'à ceux de *bien* et de *mal*, d'*être* et de *néant*. C'est parce que tout concept possède un contraire, justement, qu'elle pense que leurs antithèses sont la loi de la pensée et qu'il n'est pas d'issue à cette lutte perpétuelle, puisque le principe de contradiction est une des formes de la raison. Mais cette conception est sans doute purement logique, et même, souvent, purement verbale. Il y a là bien de faux problèmes. Pour qu'une antinomie soit réelle, il faut, à notre sens, que les deux termes en puisse être conçus, au contraire, indépendamment l'un de l'autre. Ce n'est pas le cas, par exemple, de l'Être et du Néant, où le néant ne saurait se concevoir, du Bien et du Mal, où le mal n'a de réalité que par opposition au bien, alors que la Perfection se conçoit par elle-même. C'est d'ailleurs à ces réalités qui sont dans l'Unité, par delà l'opposition purement logique des concepts, que les grands philosophes, de Platon à Spinoza, sont parvenus par l'intuition intellectuelle. L'effort de Nietzsche est aussi d'émerger de la lutte perpétuelle des concepts de bien et de mal à la perfection morale qui est par delà les concepts. — Aussi dans cette étude nous tenons pour couples de contraires réels, ceux qui correspondent à des tendances, car c'est l'antagonisme des tendances qui constitue une vraie division de la conscience, alors qu'une opposition purement logique ne divise pas la pensée, qui maintient la contradiction dans l'unité de son regard. C'est ainsi que Bergson explique le progrès social par la loi de *dichotomie* et la *double frénésie* des tendances. On a peut-être là une réponse à ce conceptualisme idéaliste qui a substitué, depuis Kant, le langage à la pensée et les formes de la raison, le principe de contradiction notamment, au réel.

inversement, qu'une solution qui résout définitivement une de ces contradictions les lèvent assurément toutes. Si la Justice est unique, ses applications sont diverses et il n'est que de remonter à ce principe suprême pour être en état de délier toutes les contradictions ; inversement cette vertu de résoudre les couples de contraires est la démonstration que le principe de justice choisi est le bon.

Méfions-nous, en ces matières, des faux apôtres, des pharisiens, des sacristains, des gens en place, des experts. Méfions-nous des pessimistes, pour qui une époque de bonheur est en contradiction avec les conditions du réel, des paresseux et des faibles, qui jugent tout effort surhumain, et des médiocres qui proclament impossible tout ce que leur esprit est incapable de concevoir. Gardons-nous des préjugés nouveaux comme des gestes ancestraux. Accueillons avec prudence les pragmatismes, les activismes que l'on voit s'épanouir, hélas, car ils répondent à la tendance profonde d'une certaine psychologie. — On nous dit qu'il faut essayer d'abord les moyens et attendre que le succès en assure une sélection automatique ; on prétend que les circonstances sont toujours diverses et qu'il faut s'y trouver d'abord pour savoir quelle sera la nature des problèmes à résoudre ; on assure que l'action elle-même a ses nécessités et ses impératifs et que ce que la raison déclare impossible est en fait surmonté par l'action, par des moyens nés de l'action ; bref, que l'expérience seule pourra nous apprendre en temps utile et à la lumière de circonstances imprévisibles quels seront les actes exigés par les faits. Cette défiance des constructions rationnelles prend comme prétexte qu'elles ne sont pas des faits tangibles ; et il est alors facile de les juger, en bloc, arbitraires parce qu'abstraites. Comme si l'« expérience » elle-même n'était pas une interprétation rationnelle de la réalité, comme si, inversement, les grandes théories ne sont pas des faits, tangibles pour la pensée et que la raison ne cesse d'expérimenter ; comme s'il

n'y avait pas de distinction à faire entre des constructions mentales arbitraires et celles qui intègrent l'expérience la plus vaste et la plus profonde de la vie, l'expérience des génies. Cette distinction n'est-elle pas la conséquence d'un succès ou d'un insuccès rationnel que chaque esprit peut s'efforcer de prévoir et que l'histoire de la pensée se charge d'entériner? W. James, ce grand philosophe américain, disciple des empiristes anglais, fondateur du pragmatisme moderne, n'a pas manqué de souligner qu'il y a « expérience » et « expérience », « succès » et « succès ». La qualité comme l'amplitude témoignent que l'expérience des faits bruts, cette sinécure du sens commun, que les businessmen de la pensée prétendent ériger en phare éclairant la marche de l'humanité, n'est qu'un vulgaire falot, bon tout au plus pour annoncer d'une flaque rougeoyante le plus prochain pavé et le fossé immédiat mais non certes pour illuminer les cimes, qui sont pourtant le but du voyage humain. L'expérience qu'on invoque est la moins expérimentale de toutes, celle qui assure la plus faible chance de succès et W. James reconnaît comme supérieures l'expérience rationnelle et l'expérience mystique, c'est-à-dire géniale, de la vie. Cela est particulièrement vrai de l'action sociale et internationale. Le bon sens n'obligeait-il pas Descartes à suspendre dans ces domaines son doute pour se munir au moins d'une morale par provision afin que l'expérience ne le prît pas au dépourvu et qu'il ne demeurât pas irrésolu en ses actions? D'ailleurs cet empirisme myope et tâtonnant ne se condamne-t-il pas lui-même : l'expérience ne témoigne-t-elle pas par l'histoire toute entière et, spécialement, par la politique de l'entre-deux guerres, qu'il est un insuccès complet?

Méfions-nous également des faiseurs de plans et des brain-trusts officiels. Voilà bien où l'empirisme serait de mise et pourtant ces abstrauteurs de quintessence pratique trouvent une clientèle. On croit penser plus solidement parce que l'on

n'envisage qu'un problème, le plus étroit possible, et bâtir dans le réel parce que l'on parle monnaie, taxes, hôpitaux, etc. Et pourtant c'est en envisageant un seul problème qu'on le découpe arbitrairement sur l'ensemble de la vie nationale et internationale des hommes. La vie forme un tout, un fleuve continu, sans coupures et sans compartimentage. Devant un tel objet d'étude, l'unique manière de ne pas être dans l'abstrait est justement d'envisager sa totalité, sa complexité, son unité. Séparer un problème de l'ensemble c'est sacrifier le réel, abstraire le plus arbitrairement possible. Tout se tient. La solution est universelle ou elle n'est pas. On ne saurait davantage transformer les conditions de vie d'un certain point de vue seulement qu'on ne peut changer la nature et les fonctions de la main sans modifier et sans réinventer toute la structure du corps humain (1). Ainsi, alors qu'il s'agit de résoudre à la fois tous les couples de contraires par un principe unique qui est la Justice, on nous propose, comme solution *pratique* à toutes nos angoisses que l'Allemagne seule soit désarmée, que les soldats soient assurés de trouver du travail à la démobilisation, — (plus tard, on ne sait pas!) — qu'il y ait plus de confort, à chacun le téléphone, la radio, voire l'auto.

(1) C'est ainsi, par exemple, que le problème de la prostitution, grave non pour la société mais par le sort des malheureuses qui en sont victimes, n'a jamais pu être réglé jusqu'ici, parce qu'il ne peut recevoir de solution, comme tous les autres, que par une transformation générale de la structure sociale et des mœurs. Je parle à dessein de la prostitution pour signaler, en passant, un des problèmes les plus douloureux de l'après-guerre. Les millions de femmes que les Allemands ont contraint à cette ignoble soumission, qu'en adviendra-t-il? Elles qui méritent le plus de réparation matérielle et morale, comment l'ancienne société pourra-t-elle les intégrer? Seule une refonte générale de la structure sociale peut assurer, comme dit Tolstoï, leur résurrection.

Il n'est pires abstractions que celles qui s'ignorent. Certes, ce n'est pas un fait exprès, mais ces plans couvrent d'un ridicule général *tout* effort pour mettre un peu d'ordre dans la Cité. Ils viseraient à décourager la réflexion sur la condition humaine qu'on n'en inventerait pas d'autres. En fait, bien que les problèmes que soulève la vie des individus et des collectivités soient infiniment plus complexes que ne l'imaginent nos modernes Sancho Pança, ils ne dépassent pas cependant les capacités de la raison humaine, qui les connaît bien pour en souffrir. Et si nous éprouvons le besoin de guides et de tuteurs, nous irons nous adresser aux hommes qui ont eu de la vie humaine l'expérience la plus profonde, une expérience géniale, et dont la pensée longtemps expérimentée, s'est avérée être un succès historique, c'est aux grands philosophes depuis Platon jusqu'à Marx. Car, nous ne sommes pas seuls, ni abandonnés à nos propres forces. Les grandes lumières de tous les temps sont là pour éclairer notre route.

Si la Paix est totale et indivisible dans ses principes, elle ne l'est pas moins par la *surface* qu'elle est appelée à couvrir. Sans aller chercher plus loin nos exemples, la période de l'entre-deux guerres en a sans doute donné la preuve aux consciences les plus réfractaires. — On n'a pas fait attention à l'aventure de Fiume. Personne n'a voulu se battre pour la Mandchourie, pour l'Éthiopie. On a refusé d'intervenir en Espagne. Mourir pour les Albanais? les Tchèques? On se souvient d'une petite polémique entre H. de Kerillis et un journaliste de droite qui collaborait déjà. La France, soutenait ce porte-parole de Bonnet, placée à l'extrême ouest de l'Europe, n'a que faire de ce qui se passe quelque part à l'Est; ouverte sur l'Océan, ses destinées sont sur la mer, elle doit se tourner vers son Empire, vers les Amériques, où elle compte des sœurs latines. Kerillis se contenta de rappeler

à son confrère que la terre était ronde. Et en effet, la paix ne sera pas rétablie tant qu'on n'aura pas reconquis et qu'on ne sera pas mort et pour les Tchèques, et pour les Albanais et pour les Mandchous. La Paix est partout ou elle n'est pas.

L'amère expérience de nos générations a démontré expérimentalement, il faut l'espérer, même aux empiristes, que la paix sociale et internationale sont interdépendantes. Un régime intérieur basé sur le désordre ne peut survivre à la longue que dans le chaos général. Le principe de la Charte de l'Atlantique que chacun règle ses affaires intérieures comme il l'entend, pourvu qu'il respecte l'ordre international, ne semble pas s'inspirer cependant de cette expérience, et l'on s'alarme que des hommes d'État le soutiennent. La formule à trouver est évidemment celle qui concilie la libre disposition du peuple par lui-même et la nécessité pour l'ordre international d'un droit de regard dans l'organisation intérieure de chaque nation. Car pour les peuples, comme pour les individus, liberté n'est pas licence. C'est justement un autre de ces couples de contraires qu'il s'agit de résoudre ! La Paix dans l'individu, dans les collectivités et dans l'humanité, est indivisible.

Si l'on descend enfin aux nécessités d'ordre immédiat qui devraient inspirer les termes de l'armistice avec l'Allemagne et régir les rapports des autres peuples avec les Allemands, dans la période de transition qui sera nécessaire avant que l'on ne puisse les admettre à participer sur un pied d'égalité à la Paix, il est clair que ces conditions devront procéder des mêmes principes. Les mesures pratiques auront essentiellement pour but d'empêcher les Allemands de troubler la Paix, supposée établie, et par une rééducation, au besoin forcée, de les rendre aptes à participer à la Paix.

On aura sans cesse présente à l'esprit la complexité de

notre guerre, ses plans multiples, ses profondeurs, ses dimensions. Il est absolument faux de croire que le vainqueur sur le plan du matériel, des réserves et de la stratégie aura par là même et sans autre effort, remporté la palme dans tous les autres langages de la lutte. C'est ainsi par exemple que notre guerre se livre dans la dimension idéologique d'une part et raciale de l'autre. Qui peut dire qu'il n'existe aucun danger de voir les doctrines allemandes contaminer une partie importante de la conscience collective du monde? Les Allemands gagneraient encore la guerre, si les Russes pour des raisons d'idéologie sociale se montraient magnanimes envers une Allemagne socialiste et communiste. Il est clair, aussi, que les Allemands appliquent une politique de destruction systématique des races qu'ils redoutent et spécialement de celles qui seront leurs vainqueurs sur les champs de bataille. Comment expliquer autrement le massacre des peuples de l'U. R. S. S., la destruction des moindres hameaux à un moment où les chefs du Reich doivent apercevoir déjà l'issue finale de leurs aventures? C'est qu'ils espèrent gagner encore la guerre fondamentale, la guerre raciale, sans parler de la guerre économique et industrielle, et se trouver vingt ans plus tard racialement et économiquement les plus forts. A Versailles déjà ils sortaient vainqueurs : ne conservaient-ils pas leur unité alors que l'Europe était émiettée en petits États incapables de se défendre et qu'une S. D. N. inefficace venait jouer le rôle que les Diètes Impériales ont joué des siècles durant contre l'Allemagne? C'était la paix de Westphalie à l'envers. Ils triomphaient aussi contre la France sur le terrain racial et économique. Pour être vraiment vaincus dans cette pluralité de guerres que nous vivons, les Allemands doivent capituler sans conditions dans chaque langage et dans chaque règne de la lutte. Il y faut au moins que l'Allemagne ne conserve pas son unité, que l'Europe l'acquière, que les Allemands réparent par leur main-d'œuvre les destructions

qu'ils ont causées. Ce dernier point exigera l'exportation hors d'Allemagne d'une quinzaine de millions de travailleurs pour une dizaine d'années. Mais où choisir ces travailleurs? Les prendra-t-on parmi le peuple et les ouvriers, c'est-à-dire dans les seuls éléments qu'on peut espérer transformer et qui sont les moins responsables de la guerre? Ou bien parmi l'élite réfractaire imbue de la philosophie que l'on sait, l'élite qui n'est pas seulement militaire et intellectuelle, mais aussi commerciale, industrielle, etc. Toutes les classes, de la bourgeoisie moyenne et au-dessus, constituent la pseudo-élite responsable de la guerre et qu'on ne saurait réformer. N'est-il pas juste de recruter parmi ces classes les quinze millions de travailleurs nécessaires? Ainsi, d'un seul coup le peuple allemand sera privé de cette influence néfaste qui l'entraînera autrement à coup sûr vers une autre aventure, il se trouvera dans les meilleures conditions pour établir un régime intérieur vraiment démocratique, enfin, ce qui ne gêne rien, il sera racialement diminué dans la même proportion que les autres peuples. Ce projet évidemment répugnera *a priori* à bien des personnes : c'est qu'elles tiennent par de nombreuses fibres aux hommes de la même classe et de la même éducation, qu'elles souffrent pour ainsi dire dans leur chair à les imaginer travaillant de leurs propres mains. Mais du moins, la Justice sera satisfaite. Quant à la sensiblerie des classes bourgeoises, à l'humanitarisme larmoyant des vieilles filles, membres des sociétés protectrices des animaux et des gentlemen-farmers qui se consacrent à l'amélioration de la race chevaline, on voudrait qu'ils aient la décence de laisser la parole aux peuples qui connaissent les Allemands pour en avoir souffert dans leur chair et dans la chair de leurs mères, de leurs femmes et de leurs sœurs. Refuser ces conditions minima, c'est tout simplement refuser d'être vainqueurs.

*
* *

L'ensemble des mesures que nous venons d'envisager ne seraient cependant que des palliatifs dérisoires si la *Paix* ne régnait pas dans le reste de l'Europe et du monde, comme dans le cœur des individus et si ces mesures n'étaient pas destinées à intégrer finalement le peuple allemand à l'Unité universelle.

Si la *Paix* ne règne pas entre les autres peuples, les Allemands sauront bien, comme l'autre fois séparer et opposer les alliés d'hier. Si les Allemands ne sont pas intégrés dans cette *Paix*, l'Unité qui en est la condition suprême, se trouverait par hypothèse, compromise. Et puis, à supposer même que les Allemands aient perdu avec cette guerre leur dernière chance de domination mondiale, par suite de l'industrialisation des peuples slaves, il serait bien naïf de supposer que l'Allemagne seule puisse commencer une guerre et qu'il ne saurait y avoir de conflit qu'entre l'Allemagne et « les autres ». Il ne faut pas être prophète pour voir des antagonismes possibles entre les membres mêmes des Nations Unies. Rien ne permet de supposer que ces guerres seraient moins dévastatrices ou moins totales que celles provoquées par l'Allemagne. Ce qu'il s'agit de rendre impossible ce n'est pas seulement un retour offensif de l'Allemagne, c'est la guerre tout court.

Pour cela, il n'y a qu'une seule condition, un seul moyen : instaurer cette *Paix* que nous nous sommes efforcé de définir, une paix qui soit vraiment différente par sa nature de la guerre et dont, par conséquent, une guerre ne saurait naître.

Mais une telle paix ne s'achète ni ne se vend et elle ne se conquiert pas par les armes. Elle est sur un autre plan, dans un autre attribut de Dieu, dirait Spinoza, elle est dans le monde de la pensée et ne saurait être conçue que par la

réflexion. Car les Allemands n'ont pas tort : la guerre est tout simplement la lutte des contraires et il s'agit, pour instaurer la Paix indivisible d'atteindre par la pensée à l'Unité qui est par delà toutes les contradictions.

Il s'agit, avant tout, de prendre pleine conscience de ces couples de tendances antagonistes qui divisent l'individu avec lui-même, l'âme collective avec elle-même, les nations entre elles. C'est en les maintenant dans la transparence de l'intelligence et en s'aidant des grandes lumières qui ont illustré la pensée humaine, c'est par la ferme résolution et la volonté inflexible de réaliser par les actes les plus appropriés l'ordre ainsi conçu, c'est par un vaste élan jailli de l'instinct de conservation et de l'enthousiasme pour la Justice que la Paix pourra jamais être actualisée.

Le premier devoir, le devoir essentiel de chacun est clairement tracé. Il faut penser. Il faut secouer les fatalités biologiques, l'inertie prodigieuse des habitudes, les lâchetés de la paresse, les douceurs et les comforts des traditions et des idées reçues, les hésitations des faibles, l'aveuglement des médiocres, le pessimisme des malchanceux, l'égoïsme et la cupidité des gens en place. Il appartient aux chefs comme à l'homme de la rue de penser. Et ici la responsabilité des guides de l'opinion publique est écrasante. D'abord, ils ne peuvent se dérober personnellement au devoir de penser, et puis, c'est sur eux que pèse la responsabilité de faire penser les autres. Car il est facile de dire aux gens : réfléchissez ! Mais le peuple ne sait pas penser. Il n'en a jamais eu les moyens ni le temps. On s'est bien gardé de mettre entre ses mains les loisirs et les instruments de la réflexion véritable. Comment pourrait-il penser aujourd'hui ? Mais ce n'est pas une raison pour continuer à le priver des moyens de penser ni pour brouiller le jeu par toutes sortes de plans et de systèmes dérisoires. Ce n'est plus en tous cas, l'époque des censures. Et le peuple qui est doué d'un profond bon sens

et d'un instinct de conservation et même de justice saura trouver la solution la meilleure si seulement on se donne la peine de lui présenter en toute impartialité les circonstances réelles, la gravité du choix, les solutions possibles, au lieu de lui promettre le téléphone ou le frigidaire et l'assurer d'un air entendu que les « experts » s'occupent de son cas. Le peuple n'est plus un enfant à qui il suffit de donner des confitures. Il réclame la responsabilité entière de la réflexion et du choix de son destin.

Le refus de penser est à la racine de toutes les erreurs que l'on pourra faire, car il faut, à la vérité, de prodigieux efforts de la raison pour résoudre d'un seul coup toutes les antinomies qui constituent l'essence de la guerre.

Et c'est précisément sur ce refus de penser et sur cette incapacité à penser que comptent les psychologues cyniques de l'école prussienne, dont le mépris pour l'humanité est hélas trop souvent justifiée. Car il est mathématiquement impossible que l'on ne commette pas les erreurs les plus grossières dans des problèmes si délicats si on n'y réfléchit autant qu'il est donné à l'homme de réfléchir. Ceux qui parlent de problèmes insolubles, ceux qui font montre d'un mépris supérieur de la raison, ceux qui invoquent l'expérience brute, les vérités de l'action, les critères du succès, sont des pharisiens. Leur but ultime est de recoucher l'humanité, à demi dressée par le sursaut d'énergie de la guerre, dans l'ornière où elle est enlisée depuis des siècles. On trouve de ces bons apôtres dans tous les pays. Il y en a toujours un en chacun de nous. Et c'est sur eux, c'est sur toutes les faiblesses humaines que comptent les Allemands. Le grand espoir allemand, c'est la guerre, c'est-à-dire, tout simplement, que les choses continuent en gros comme par le passé. A part quelques rectifications de frontières, quelques punitions matérielles, leur espoir est que rien d'essentiel ne soit changé au désordre qui règne depuis que le « monde est monde » comme dit la chanson. A mêmes

causes, mêmes effets. La guerre a toujours surgi des fausses paix, elle continuera infailliblement à renaître de ses cendres.

Qu'on le comprenne bien, à moins qu'il y ait un changement vraiment radical dans les affaires de l'humanité, et que la route suivie en rond depuis des millénaires ne soit par un sursaut d'énergie abandonnée enfin, la guerre continuera dans la paix elle-même et reprendra sa forme sanglante à la première occasion. Lorsqu'on songe aux progrès de la science, d'autre part, il est certain qu'au bout de quelques aventures de ce genre, sinon à la prochaine, l'humanité s'annihilera elle-même. Ce sera un de ces grands drames biologiques, la disparition d'une espèce, par suite de défauts inhérents à sa structure même. Il ne faut pas croire qu'il existe des « déterminismes » dans l'histoire qui vont nous sauver de ce destin. C'est une paresse et un optimisme injustifiables. C'est notre effort seul qui est susceptible de détourner une issue que les déterminismes indiquent, au contraire. Si le mot *révolution* a un sens, c'est bien celui d'une rupture violente des déterminismes.

Ce n'est pas un désordre nouveau, c'est l'ordre unique, total, indivisible, qui seul peut sauver l'humanité. Le seul moyen d'instaurer cet ordre est de penser. Il faut faire passer sur le plan de la réflexion les contradictions des tendances et de l'affectivité.

« Il faut vivre dangereusement » ou cesser de vivre. Tel est le dilemme de la conscience moderne. Mais « vivre dangereusement » ne doit pas s'entendre des aventures et de la guerre. Pour rester dans l'état de guerre, il n'y a qu'à se laisser aller et qu'à laisser faire. Les déterminismes implacables de l'hérédité, l'inertie des habitudes, la pesanteur des traditions, la lâcheté de la paresse, un peu de confort matériel... il n'y a là aucun courage, aucun danger. Tout le monde meurt. C'est vivre qui est difficile, c'est créer un ordre vivant qui est dangereux. Mais c'est en osant penser, en faisant effort

pour sortir de ces déterminismes et de ces mornes fatalités, c'est en s'aventurant dans un chemin que la société n'a jamais encore exploré, c'est en prenant sur ses épaules, au lieu de la laisser aux lois élémentaires de l'univers, la responsabilité de son destin, que l'homme acquerra effectivement cette dignité qui lui permettra de mériter la Justice et la Paix indivisibles.

Il serait vraiment à désespérer si l'humanité qui cherche le bonheur à travers tant de souffrances était sur un chemin qui ne mène à rien. L'Âge d'or, cette antique croyance, est certainement un postulat pratique de toute l'action sociale. Autrement que serait l'histoire sinon, comme dit Shakespeare, un défilé d'aveugles conduits par des fous ?

Alexandre PAPADOPOULO.

NOTRE FRANCE.

Les pages qu'on va lire sont d'une Française d'Égypte qui travaille comme elle peut, c'est-à-dire avec son cœur charmant et un esprit compréhensif, à prolonger — et c'est la meilleure et la plus émouvante propagande — l'écho nostalgique de la vie française, telle que nous l'avons connue et aimée. Ici, point de politique, mais seulement du sentiment, un sentiment juste, modéré et, tout de même, exaltant dans sa modestie.

La vie française, telle que nous l'avons connue et aimée . . . c'est-à-dire cette vie à la fois légère et profonde qui faisait de la France un pays à part, inimitable, d'une délicatesse exquise et d'une simplicité délicieuse. Cette vie-là, dont Suzanne Charente évoque de sa belle voix grave et musicale le charme lointain, c'était la grandeur de la France, malgré ses politiciens, c'était le refuge de son histoire toujours glorieuse.

La radio, depuis la guerre, est devenue un épouvantable bruit où la cacophonie des mots le dispute à la cacophonie de l'esprit. Il y a longtemps que je n'écoutais plus la boîte sonore. Un jour, le hasard a voulu que j'eusse la surprise d'une causerie de Suzanne Charente. Je fus tout de suite conquis et, depuis, je suis un fervent auditeur de ses évocations.

Lecteur, ne faites pas l'esprit fort et quand vous l'écouteriez, ou quand vous la lirez, ne dites pas : « C'est trop simple... » Moi, vieil homme que l'existence a durci et qui ne me laisse plus facilement séduire, j'ai eu les larmes aux yeux d'entrevoir, dans un passé tendrement et passionnément évoqué, des images de France.

Aucune n'est insignifiante et chacune est le commentaire d'une réalité aux dessous profonds et à la trame comme surnaturelle. Images faites de sensations directes et de pensées insoupçonnées. Les images de France ne se déroulent pas comme un film ou comme une improvisation. Elles sont l'expression même d'une certaine culture où la passion concentrée est marquée du sceau de l'esprit.

La défaite momentanée n'a pas dépouillé la France de son âme, et la seule faillite fut celle de la politique. Subir l'ennemi, ce n'est pas l'accepter, et la résistance couvait dès la première heure, qui, aujourd'hui, ajoute à son histoire cent pages d'héroïsme admirable, presque unique. L'étranger que je suis, ami de la France et débiteur de sa culture, attend avec une fièvre impatiente que, remise à sa vraie place, débarrassée des parasites d'une politique insensée, elle montre au monde son visage éternel et la pérennité de son esprit.

La France ne peut pas cesser d'être le lieu idéal de la fusion des formes et des idées, le creuset où les idées s'affinent, où les sentiments s'épurent, où sur le plan supérieur, l'humanité, malgré la diversité de son langage et la contradiction de ses intérêts, se retrouve unie et comme touchée d'un reflet du divin.

Georges DUMANI.

NOTRE FRANCE.

QU'ÊTES-VOUS DEVENUS ?

J'habitais une maison toute en longueur dont chaque porte-fenêtre donnait sur la ville, chaque fenêtre sur un pays à ruisseaux et à collines avec des champs et des châtaigneraies comme des rapiécages, car c'était une terre qui avait beaucoup servi déjà, c'était en Charente, et les jours de foire je n'avais qu'à tourner sur ma chaise pour ne plus voir le marché et retrouver vide de ses troupeaux la campagne.

J'avais pris l'habitude de faire ce demi-tour à tout propos, cherchant à tout passant, au curé, au sous-préfet son contre-poids de vide et de silence entre les collines. Et pour changer et connaître le royaume des sons c'était à peine plus difficile, il fallait changer de fenêtre. Du côté de la rue, des enfants rieurs jouant au train, un phonographe, et les chevreaux et les canards poussant un cri de plus en plus métallique à mesure qu'il devenait leur cri de mort. Du côté de la montagne, le bruit du vrai train, le bruit des meuglements, des bêlements que l'hiver on devinait d'avance au nuage autour des museaux. C'est là que nous dinions l'été sur une terrasse. Parfois les alouettes criblaient le ciel et nous les mangions dans des pâtés. Un coup de feu dans un taillis ; c'est que les bécasses passaient. Puis le soleil se couchait de biais ne voulant pas blesser mon vieux pays.

Tout restait silencieux. Illuminés de dos les branches et les moindres rameaux semblaient se lever. Un grand oiseau

volait très haut seul éclairé en ce monde. Un braconnier là-bas pêchait les écrevisses, et sa lanterne suivait le ruisseau.

Que sont devenus ces enfants joueurs qui auront si peu connu la joie d'un foyer, où leur univers était sans rapport avec le nôtre? Le temps n'était pas le même pour eux et pour nous, ni la température, ni les formes, ni les couleurs. Ils ne voulaient pas voir le monde où se mouvaient les grandes personnes dont ils étaient protégés par leurs parents.

Que sont devenus ces enfants de France? Pauvres petits jetés brutalement dans la vie, la vie la plus cruelle. Ils sont en plein drame, qui n'est pas dans la séparation de leurs parents, mais dans le choc qu'a produit le contact du réel sous les traits d'une mère que la souffrance a changée en un être de chair. Oui, qu'êtes-vous devenus? A l'école, à la maison, dans la rue vous résistez avec le sourire, sachant ce que vous risquez. L'idée de responsabilité vis-à-vis de la France tient une place extraordinaire dans votre vie. Que d'actes d'héroïsme nous voyons chaque jour!

Que vivent les petits enfants de France conscients dès leur âge de représenter l'avenir!

Oui, je songe aujourd'hui à eux et à cette terre qui m'est chère. Je songe à tout ce peuple sur lequel l'infortune et l'asservissement se sont brusquement abattus telle une malédiction de la Bible. Qui connaît la France comprend ce que signifient pour elle près de quatre ans d'esclavage. Ses hommes, ses femmes, ses enfants se cachent dans les bois. Dans leurs yeux ternes on lit l'effroi et la détresse, car les Allemands ont mutilé les cœurs. Et c'est un autre désert encore dans l'âme de ceux qui sont tombés sous leur joug.

Il ne s'agit pas seulement des ruines ou même de la famine, mais de la contrainte, de cette existence en dehors de toute atmosphère respirable, auxquelles a été condamné un peuple entre tous indomptable et intransigeant.

La souffrance change l'homme comme elle change le peuple.

Dans le feu des trois années passées, le peuple français a changé. L'époque de l'hypocrisie a pris fin. La bassesse a perdu le beau masque dont elle se couvrait. Elles ont grandi les vertus des Français. Quel rayonnement dans les yeux des femmes fidèles dont les maris languissent prisonniers en Allemagne ! Que de hauts faits accomplis par les francs-tireurs et tous les soldats de la Résistance ! Il y a eu plus qu'une hardiesse d'un instant, il y a le courage né dans la souffrance. C'est deux fois plus forte que la France sortira de l'épreuve. Les Thomas incroyables retourneront encore boire avec avidité aux sources vives du Génie français.

Dans la nuit, sous les grandes étoiles du printemps, on perçoit les accents de l'immortelle *Marseillaise*. Son appel aux armes a toujours stimulé les plus inanimés et enflammé les braves. La liberté serre les héros sur son cœur. Paris attentif et palpitant d'espoir prête l'oreille, les tyrans tremblent à Berlin. La *Marseillaise* flotte dans ce ciel de printemps — là-bas, très loin — vers la patrie, notre chère France.

Peuple de France, nous qui sommes si loin, nous ne souffrons que dans nos cœurs, nous pleurons *votre* et *notre* peine mais nous buvons cette coupe d'amertume, et nous y trouvons la trace de vos lèvres en même temps que la même foi, la même volonté de vaincre dans l'épreuve et la même acceptation dans les sacrifices demandés par la Patrie.

AUX FEMMES ET AUX ENFANTS DE FRANCE.

Loin de vous nous pensons à vous que nous avons laissées là-bas, nous pensons à nos mères, à nos sœurs, et à nos amis qui sont restés, nous pensons à toutes celles que nous avons connues. Loin de vous, marchant dans des rues étrangères, nous voyons parfois, l'une de vous, dont les yeux ou le rire semblent tout près : petite fille aux longues nattes qui était assise sur le même banc en classe, jeune personne à l'allure décidée qui était notre camarade, sœur aux mains adroites qui nous a soignées, cousine plus âgée qui nous grondait un peu mais qui avec un gai sourire nous donnait de bons conseils. Loin de vous, ces visages distincts se confondent, et nous ne voyons plus qu'une figure, grave, tendre et réfléchie et nous ne savons plus si c'est l'une de vous ou si c'est vous toutes.

Qui donc a dit que l'absence éloigne les êtres ? Quand nous pensons à vos peines et à vos sacrifices, bien sûr nous voudrions être près de vous, prendre votre part de vos deuils et vous donner notre part de certitude. Mais c'est au moment précis où nous avons le plus envie de vous voir, tout de suite, vous serrer la main, d'entendre votre voix, que nous nous apercevons que jamais nous vous avons si bien connues avant notre séparation. On se voyait tous les jours, on prenait le

même autobus, on se promenait ensemble le dimanche, on passait une soirée dans une de ces magnifiques salles de concert où l'on entendait de la merveilleuse musique ou bien on allait simplement au cinéma. Que savions-nous l'une de l'autre? Les robes que nous portions et la couleur de nos cheveux, nos livres préférés, nos grands rêves et nos petites déceptions. Il y a des années que nous ne nous sommes vues. Vous êtes restées en France, les circonstances ont voulu que nous la quittions au moment tragique, d'autres l'ont quittée comme elles ont pu dans la tourmente. Elles ont fait de longs voyages, toutes nous avons vu d'autres villes, d'autres montagnes, d'autres gens. Que savions-nous l'une de l'autre? Vous savez de nous qu'au laboratoire et au bureau nous travaillons pour vous. Vous savez que nous avons appris à conduire de grosses voitures, à taper à la machine, à soigner les malades, pour faire notre part dans cette guerre. Vous savez de nous que sous le plus beau ciel, dans le plus merveilleux des paysages, nous n'avons qu'une seule pensée; notre pays et ceux qui nous attendent. Nous pensons à votre lutte, lutte âpre contre tout, contre les mille et une difficultés de la vie quotidienne qui sont maintenant le cauchemar qui vous assaille le matin au réveil pour ne vous quitter que tard le soir; quand trop lasses pour vous endormir, étendues sans geste les yeux fermés, vous attendez le sommeil qui ne vient pas. Vous voyez défiler sur l'écran de vos paupières les images de la vie d'avant. Et ces images se pourchassent dégageant chacune à son tour cette poignante douceur d'avant, cette unique saveur de paradis perdu : et le regret vous étouffe de cette vie simple qu'était la vie de tous les jours, et le courage vous manque devant la vie du lendemain toute hérissée de difficultés et d'obstacles. L'aube amène avec elle son cortège de terreurs : les enfants aux yeux trop grands, à l'air trop grave qui, du jour au lendemain, peuvent s'en aller sans avoir la force de murmurer une plainte, et vous pensez aussi à votre

mari sous la menace perpétuelle de la déportation. Ou bien alors, c'est le foyer sans compagnon. Ou la pensée de celui qui est parti revient lancinante, le timbre de sa voix, son tranquille courage et surtout la confiance éperdue que vous aviez en lui.

Dans quel abîme de terreurs vous êtes plongées...

Quant à vous, chers petits enfants de France, qu'êtes-vous devenus? Vous qui tendiez vers la vie vos bras rieurs, qui n'aviez jamais connu la faim et auxquels l'homme n'avait guère donné de soucis. Qu'êtes-vous devenus, vous qui deviez grandir dans la gaieté et l'insouciance? Petits Français, vous vivez pour la plupart dans un foyer mutilé, dans la vision d'un père dont chaque jour vous attendez le retour, d'un père dont les traits jadis familiers s'estompent peu à peu dans votre mémoire. Je pense aussi aux plus malheureux d'entre vous, à ceux qui portent avec une grave fierté le poids d'un secret, ce poids si lourd à un cœur d'enfant... Vos yeux sont trop grands, vos petits visages trop pâles, trop graves. Oui, nous savons ce que vous êtes devenus. Vous avez appris les privations, la peur et l'exil. A l'école, à la maison, dans la rue, vous résistez avec le sourire, sachant ce que vous risquez, l'idée de responsabilité vis-à-vis de la France tient une place extraordinaire dans l'histoire de votre vie.

Chaque enfant porte en lui un avenir mystérieux et poignant. Qui de nous a jamais pensé en regardant de petites mains s'agiter joyeusement, un front penché, des yeux pleins de lumière et pétillants de vie que cette petite chose un jour sera ingénieur ou poète, mère ou artiste? Des enfants qui meurent, ce n'est pas seulement tout un passé de tendresse, de douleurs ou de chansons, ce sont de merveilleux lendemains, de magnifiques espoirs, qui ne se réaliseront jamais.

Oui, petits enfants de France, vous qui vivez conscients dès votre jeune âge de représenter l'avenir parce que vous avez silencieusement, obstinément peiné, souffert et espéré, vous croyez en un monde de justice. Vous avez raison, femmes

et enfants de France. Vous refusez de vous laisser abattre, vous tenez contre tout et contre tous, contre l'Allemand qui torture et assassine, contre la faim et contre l'indifférence des incrédules. Vous tenez, vous vous battez journellement, vous vous battrez encore, pour vous le risque ne compte plus. Vous êtes des volontaires de la lutte jusqu'au bout, nous ne l'oublions point.

Nous ne pensons pas que vous pourriez oublier le mari ou le père déporté, le fiancé derrière les barbelés des camps (tous prisonniers), l'ami tué par la torture et emporté sur la civière par la Gestapo, le souvenir du jeune camarade étudiant, arrêté dans sa course par une balle ou un éclat d'obus, et surtout nous savons que vous n'oubliez pas l'engagement pris de débarrasser la France de ses occupants et de ses traîtres.

C'est parce que nous pensons à vous si fidèlement, si inlassablement, que nous savons si parfaitement votre vie, bien mieux qu'avant de vous quitter. Femmes parce que vous étiez rieuses, coquettes, et spirituelles, nous avons oublié que vous étiez les plus loyales des compagnes, les plus tendres des mères, les plus courageuses des femmes ; et vous enfants, batailleurs, espiègles, et mauvaises têtes, les plus francs camarades et les enfants les plus adorables du monde.

Loin de vous, nous savons que vous avez faim et que vous gardez le sourire, que vous avez froid et que vous gardez l'espoir, que vous avez peur et que vous gardez la foi. Vous avez raison de croire en ce monde nouveau qui ne se conçoit pas sans justice : sans une justice implacable, froide et ferme, qui châtie selon la responsabilité, impitoyablement les chefs, durement leurs principaux complices, légèrement ceux qui n'ont failli que par suite des circonstances.

Ce n'est qu'en assurant une telle justice, sans rien de cruel ni rien de veule, que nous affirmerons devant les hommes,

les femmes meurtries, devant les enfants privés de leur enfance, et devant les morts dont le sacrifice appauvrit à la fois tant de nations que rien ne fut en vain, que le monde peut changer et que les lois ne sont pas des mots que l'on écrit, mais des actes aussi indispensables à la vie que la naissance et la mort.

LES FRANÇAISES DÉPORTÉES EN ALLEMAGNE.

Nous venons de recevoir quelques documents sur la vie terrible que mènent les *requisés outre-Rhin*.

Imagine-t-on quelle peut être la vie des dizaines de milliers de jeunes femmes françaises qui ont été déportées par les Allemands ?

Au Commissariat aux Prisonniers déportés et réfugiés, on a pu nous donner de nombreuses indications et nous transmettre quelques documents permettant de dépeindre la vie d'une jeune fille française dans quelque petite ville industrielle d'outre-Rhin. Des dizaines de milliers de Françaises travaillent en ce moment en Allemagne. Pour la plupart, elles ont été — quoique considérées comme volontaires — envoyées dans des centres de travail en France, puis sont parties pour l'Allemagne.

En principe, les Françaises touchent les mêmes salaires que les femmes allemandes mais ces dernières ont droit en outre à 80 % du salaire de leur mari mobilisé et c'est tout juste suffisant pour vivre. On s'aperçoit donc que les malheureuses jeunes femmes qui ont été dupes de l'appel à la collaboration et qui ont espéré améliorer leur *standing* de vie en allant travailler pour ce qu'on appelle « l'Europe nouvelle », loin de leur famille et de leur terre natale, trouvent

là-bas juste de quoi manger pour ne pas mourir de faim. Une jeune ouvrière nous donne quelques détails dans une lettre qu'elle a fait parvenir à sa famille par des moyens détournés.

« Il y a trois mois que je suis « ADV ». Je travaille dans une fabrique de Téléphones-Télégraphes, Radio. Nous faisons de la soudure. Nous sommes une trentaine de Françaises. Nous n'avons pas beaucoup de travail mais nous n'avons pas beaucoup d'argent non plus. Lorsque nous avons touché huit à dix marks par semaine, il faut s'estimer heureuses. La vie est horriblement chère. Un aller-retour en tramway coûte 50 pfennigs et un café-crème près d'un mark. Enfin, tout est cher et on ne trouve rien comme vêtements car les étrangers n'ont pas droit aux cartes « textile ». Il arrive un moment où les vêtements sont usés et où il est impossible de les remplacer. Toutes sont obligées de vendre leurs vêtements car elles n'arrivent pas à vivre avec leur argent ou bien il y en a qui se débrouillent autrement... »

« C'est navrant de voir tout ce qui se passe ; c'est une mentalité qui nous tue lentement ; je t'en supplie, retiens toutes ces filles de France qui ont l'idée de partir elles aussi, pour retrouver mari ou fiancé. Tous les contrats qui sont faits en France ne comptent pas, une fois arrivées ici on s'aperçoit que les contrats sont faits pour la fin de la guerre, alors tu vois d'ici cette déception... et il y a encore bien d'autres choses que je ne peux te dire... »

Il ne faut pas oublier dans quelle déchéance morale cette masse ouvrière de milliers et de milliers d'hommes de toutes les nationalités se trouvent plongés malgré l'immense espoir de liberté qui les anime secrètement et les nombreux efforts de résistance qui sont faits pour eux.

Voici un extrait d'une autre lettre d'une petite ouvrière parisienne midinette dont le cœur est si tendre :

« On ne peut pas se rendre compte des choses qui se

passent là-bas, la tentation à chaque pas et aucune aide pour nous aider à résister. La solitude nous force à chercher une compagnie qui n'est pas toujours correcte, aucune hygiène. Les soins de toilette sont communs ; hommes et femmes se lavent au même lavabo, qui n'est qu'un simple robinet d'eau froide, c'est plus qu'indécent, les chants de même. Vous êtes obligés de vous éloigner et vous n'en avez pas toujours les moyens. Et rien pour se distraire, pas d'organisation.»

On voit que sans distraction, sans affection dans le cafard, dans l'ennui, dans la dépression physique causée par la sous-alimentation la vie des jeunes Françaises en Allemagne est abominable.

Qu'ont-elles comme détente ces femmes de France sinon leurs souvenirs ? Je vois une de ces saines et fortes filles de chez nous le soir dans sa cabane, étendue sur une paille, trop lasse pour s'endormir et les images se suivent, elles ont la couleur et le mouvement de la vie.

Peut-être se souvient-elle d'un matin, où elle est descendue au jardin, l'air était si frais, elle a cueilli des abricots tout veloutés, tout un grand panier d'abricots pour faire de la confiture ; elle était à moitié endormie encore quand elle a vu le jardin comme si elle le voyait pour la première fois : le tendre vert du feuillage, la douce chair dorée des fruits. Elle se souvient aussi qu'un soir, elle est sortie du cinéma bien emmitouflée dans son manteau, sous une bise glaciale, et elle était comme ivre d'être dans ses rues gonflées de mouvements, de lumières bariolées, de cris, de parfums avec les lueurs rouges de braseros et les groupes riants autour du marchand de marrons. Un dimanche, elle a dansé dans une guinguette de banlieue toute couverte de glycines, toute bourdonnante d'abeilles, et elle s'accrochait aux bras du danseur comme si la danse pouvait continuer sans fin !! Et voilà le courage qui lui manque devant la vie de demain...

Petites filles, ne vous abandonnez pas à cette crainte, allez de l'avant, les yeux grands ouverts, pour que rien ne vous échappe, et la France une fois libérée, n'oubliez rien de votre vie de maintenant. Gardez le souvenir d'une frileuse soirée d'hiver, sans rien pour vous réchauffer, ni feu, ni couverture, ni café, quand vous étiez sur le point de désespérer et qu'un beau livre relu vous a fait dire orgueilleusement : « Non, la France ne peut mourir. »

Gardez le souvenir d'une grise matinée quand des soldats tout en gris vous ont malmenées, et qu'une camarade a saisi vos deux mains dans ses mains tremblantes, avec un regard tout nu de fraternité, gardez le souvenir d'une poignée de mains quand vous n'aviez pas de lettre. Gardez le souvenir d'un rire narquois sur le passage d'un officier allemand. Gardez le souvenir du fier regard grave et direct d'un jeune Français traîné de force vers un wagon pour être envoyé encore plus loin.

Ditez-vous que des fous peuvent seuls s'imaginer que pour avoir perdu plusieurs batailles, la France a perdu la place qu'elle occupait dans le monde : le sort de la France et celui de la civilisation européenne sont trop indissolublement liés pour qu'on puisse parler d'une Europe libre, sans une France forte et libre. N'oubliez pas que la langue de Racine, de Molière, de Victor Hugo, de Balzac, de Flaubert, de Stendhal ne peut cesser d'exister. Il faut au monde la France, ses arts, son esprit. Au milieu de cette démence générale, dans le chaos du siècle, dans les flots du déluge, le monde aspire à la claire raison, à l'harmonie, aux sentiments des mesures. Dans les lourdes ténèbres où il est étouffé, ce monde a soif de liberté. Il est un pays où la liberté est plus qu'une loi, plus qu'une conception philosophique, où elle est le climat nécessaire à l'âme de chacun, à l'air du peuple, ce pays c'est la France.

Et quand la France sera libérée, n'oubliez pas, n'oubliez

plus jamais, que tout le monde a droit au bon pain blanc de chez nous, que la liberté est un effort de tous les instants, et que la France ne peut continuer que si, de l'enfer présent, vous sauvez votre courage, votre foi et votre fraternité, dans le beau paradis retrouvé.

LA RÉSISTANCE.

Du Cap Nord à la frontière des Pyrénées, des rives de la Manche à celles de la mer Égée, des millions d'hommes, quelle que soit la diversité de leurs coutumes et de leurs langues, mènent un même combat contre un même ennemi : le combat de la liberté contre l'esclavage, de la justice contre l'injustice, du droit contre la force. Des centaines de milliers de combattants clandestins mènent, par les armes ou la ruse, le combat de l'esprit. Oubliant ce qui a pu les diviser, ils luttent tous ensemble contre une forme de civilisation, pour une autre civilisation, pour une autre forme de vie. A leurs côtés, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui ne participent pas directement au combat, sont soutenus par une même espérance et communient avec eux dans la même foi.

Ces journaux émouvants qui viennent jusqu'à nous par des voies mystérieuses, quelle que soit la langue dans laquelle ils ont été rédigés, ces journaux clandestins écrits souvent au prix du sang de leurs auteurs, nous apportent une certitude exaltante : l'Europe qui se bat, l'Europe qui dans une même pensée exprime une même volonté : gagner la guerre d'abord, gagner la paix ensuite. Tous ces peuples ont fait leur examen de conscience. Les uns et les autres se sont penchés sur leur passé : ils ont compris que seule leur division a causé leurs malheurs ; ils ont compris que, seule, leur union assurera leur sécurité et leur joie. En France, les hommes de la Résistance, sans rien perdre de leur ardeur à la

bataille, ont élevé leur esprit au-dessus des malheurs et des haines. Ils portent leur regard au delà de la guerre et au delà des frontières.

Nous assistons à un miracle, un prodigieux miracle issu des souffrances et du sang : le miracle de la Résistance ; grâce à elle au sein de chaque pays, l'union aura été réalisée, les hommes se seront reclassés non plus selon des étiquettes partisans, mais en deux catégories qui seulement comptent : les patriotes et les traîtres, les braves et les lâches. Grâce à elle enfin et surtout, un même courant de pensée, un même idéal, font tressaillir tous les peuples, après les avoir rapprochés et les emplissent d'une commune et grandiose espérance. Ce sont ces peuples qui imposeront les unions nécessaires et, à leur tête on rencontrera, en chaque pays les hommes de la Résistance, des hommes purs et durs qui mettront au service de leur unité leur foi, leur courage et leur ténacité, les mêmes vertus dont ils auront fait preuve dans la guerre clandestine.

Il faut que vous sachiez que les hommes de la Résistance ne sont pas les malfaiteurs et les criminels que la propagande allemande s'est plu à dépeindre. Et que les femmes de France, qui souffrent dans les prisons, étaient bien comme les plus heureuses d'entre nous. Elles veillaient sur les berceaux de leurs enfants : elles veilleront peut-être demain sur les tombes de leur mari, de leur frère. N'oubliez pas que dans la grisaille glacée qui couvrent les terrains où nos amis préparent des parachutages et des atterrissages, que dans la grisaille glacée qui s'étend sur les villes, des hommes vont de chambres d'hôtels en chambres d'hôtels pour déjouer les recherches de la Gestapo ; sous cette grisaille qui descend maintenant dans les coins sombres des prisons et qui s'étend sur les longues et pénibles routes de la déportation, l'air que l'on respire en France est plein d'héroïsme et de pureté. Pensez à ces prisons, qui sont une des réalités vivantes de

ce corps meurtri mais glorieux de la France, de cette âme immortelle de la France qu'il faut avoir senti battre contre son cœur pour la comprendre. Pour l'aimer, pour la comprendre, écoutez cette voix qui monte d'une cellule de Fresnes, cet enfer des femmes françaises, « ceux qui combattent pour notre cause », sous le signe du drapeau tricolore, ont abandonné pour « lui » toutes leurs querelles politiques et religieuses. Ils ont abandonné pour « lui » toutes les spéculations intellectuelles qui n'ont pas un rapport immédiat avec l'action. Ils ont abandonné pour lui toutes leurs joies, on peut dire même qu'ils ont abandonné pour lui toutes leurs peines.

Car pour garder leur courage intact, ceux qui luttent loin de nous mais avec nous n'ont pas le droit de penser aux tortures qui les attendent s'ils sont interrogés par la police allemande. Ils n'ont pas le droit de penser à ce camarade qui, pris par la Gestapo, vient de se suicider en avalant la pilule que chacun d'entre eux porte sur lui lorsqu'il accomplit une mission dangereuse. Ils n'ont pas le droit de penser à leur mère dont ils n'ont pas recueilli le dernier soupir, à leur femme prise comme otage mise au secret et torturée, à cette petite fille toute blonde qui est leur petite fille et qui pleure en ce moment dans une prison allemande. Mais nous qui ne sommes pas encore engagés dans la lutte, nous qui n'avons pas encore souffert de la guerre, pensons à nos frères qui combattent pour la liberté de la France.

Ne dites pas que vous ne les comprenez pas. Ne dites pas que vous ne les aimez pas, car c'est pour vous tous, Français qui vivez sur toutes les terres du monde, que ces femmes sont parties pour les camps de Silésie, que ces hommes issus de tous les partis politiques et de toutes les classes sociales combattent et meurent en chantant la *Marseillaise*.

SUZANNE CHARENTE.

LA SEINE, DE PARIS A L'OcéAN.

Cette étude fut écrite par Henri Focillon, à la veille de sa mort, pour servir de préface à une exposition de peinture française ayant la Seine pour thème, organisée à New-York. « Nous devons, dit-il, beaucoup de reconnaissance aux organisateurs de cette exposition charmante qui nous rend les images du passé et du pays, et qui court avec générosité à la vie de l'Université de la France Libre, l'École des Hautes Études de New-York. »

La Seine n'est pas, à beaucoup près, le plus grand, le plus large, le plus majestueux des fleuves du monde. Même en France, il en est qui, comme le Rhône ont plus d'ampleur, et se développent avec plus de fracas. Je me rappelle qu'au temps où j'habitais Lyon, je revins un jour à Paris où je fis une longue promenade avec mon père. Sur l'un des ponts qui réunissent l'île Saint-Louis aux deux rives de terre ferme, je m'arrêtai et je me mis à faire l'éloge des vastes proportions du Rhône comparées à celles de la Seine. Mon père m'écoutait avec son sourire charmant qui répandait sur tout son visage la fine lumière de ses yeux. Il me répondit par ces trois mots qui me couvrirent de honte : « Elle me suffit. » C'est qu'en vérité la poésie d'un paysage et sa qualité humaine ne se mesurent pas à sa dimension. D'immenses cours d'eau qui n'ont rien donné à la civilisation nous intéressent beaucoup moins que

tel mince ruisseau de l'Attique sur les bords duquel venait rêver Platon. Si j'évoque ce souvenir d'humanisme c'est que, dans la parfaite harmonie des sites baignés et comme créés par les eaux de notre fleuve, on peut sentir une élégance hellénique et quelque chose de plus. Comme tout ce qui est véritablement grand, la Seine a une signification universelle, et elle est en même temps l'énergique définition d'un milieu. Nulle part on ne pourrait mieux sentir cette France du Nord, cette antique Neustrie, que balança longtemps la fortune historique des hommes de l'Est, et ces seigneurs de la Meuse qui réussirent à construire un Empire colossal et fragile.

Unissant la Bourgogne à la Normandie avec Paris comme charnière et comme centre, la Seine jouit d'un privilège plus solide et plus large que la Loire elle-même, avec ses châteaux demeurés des délices, faits pour le délassement des princes et des financiers. Le terrible caillou de Châtel-Gaillard m'émeut beaucoup plus. Cette longue banderole héraldique qui, au sortir de Paris, se plie en méandres multiples et contourne des paysages immortels, flotte sur des horizons de siècles et de falaises. Le plus mince abrégé de son histoire est gorgé de faits extraordinaires. C'est de ses rives et du pays normand que nous sommes partis à la conquête de l'Angleterre, occupée par les Saxons, sur lesquels dans ces beaux siècles de chevalerie inflexible, nous fîmes peser le joug nécessaire. Qu'on ne croie pas que les seigneurs normands d'Angleterre aient rapidement oublié le sol d'où ils étaient venus et la langue qu'on y parlait. Jusqu'à une période avancée du moyen âge, ils envoyaient leurs fils à Bayeux pour s'y former à la pureté de l'intonation française. Dans les temps modernes, le pays de Seine n'a cessé d'enfanter des poètes, de susciter des peintres, Corneille, Poussin, Flaubert, quelle lignée de seigneurs succédant à ceux qui, jusqu'aux rives des Deux-Siciles et à l'Orient des Croisades, répandirent de si larges vagues de notre génie. Il est extraordinaire de voir quelle place tiennent dans la civi-

lisation de l'Occident ces petites villes de la Seine, toutes retirées, toutes recueillies comme Poissy, Mantes et Vernon, villes d'église, villes de royauté, places d'armes à la frontière du duché normand, où nous respirons aujourd'hui la plus délicieuse poésie provinciale, la paix la plus antique, et qui n'en furent pas moins des valeurs essentielles dans la construction de la France et de l'Europe.

Ce serait d'ailleurs une erreur de faire dater des Normands la fécondité humaine de ce terroir. La France a toujours été une grande civilisation fluviale, et quand on regarde la carte, il est aisé de voir quels accès ses rivières lui ouvrent de toutes parts. Les pays péninsulaires qui trempent dans les eaux marines, comme l'Italie et la Grèce, n'en ont pas besoin : du reste, exclusivement méditerranéennes, l'une et l'autre ne pouvaient porter à son apogée que le génie des mers heureuses. La fonction universelle de la France est définie par ses cours d'eau et par ses estuaires. C'est ce qu'a compris le xix^e siècle, sans doute le plus grand et le plus riche de notre histoire, en s'attachant à récapituler tout notre passé et à lui prêter pour revivre des forces nouvelles. J'aime à voir les peintres de cette époque s'installer sur les rives du fleuve ducal et royal pour y puiser une inspiration fraîche et des beaux songes. La Seine, alors, a servi le vœu de toutes les générations et de toutes les écoles.

J'ai vécu mon enfance quai des Célestins, face au quai d'Anjou, devant ces hôtels du xvii^e siècle qui se succèdent, depuis l'hôtel Lambert jusqu'à la proue de ce vaisseau de pierre où se dresse une autre noble demeure, habitée jadis par M. de Voltaire, en passant par le quai Bourbon, dont l'une des maisons eut pour hôte et pour décorateur Philippe de Champaigne. De ce côté, la courbe du petit bras de la rivière forme l'un des plus nobles paysages français. Des arbres d'une haute venue y mêlent leur grâce charmante, leurs troncs bien dessinés, leur feuillage touché de brèves lueurs, à la poésie

délicieuse de l'eau. Là vécut Daubigny et Daumier, dans cette colonie des peintres du quai d'Anjou, dont j'ai connu les derniers survivants. Ils m'apprenaient à aimer le noble fleuve et ses pierres seigneuriales, avec ces spectacles qui se déployaient avec une majesté familière, presque sous nos fenêtres, comme la baignade des chevaux dans les ondes paisibles, à peine murmurantes de ce qui fut jadis le coche d'eau, venu de la lointaine Bourgogne. Sur les berges peignait Lépine en qui vivait avec douceur le tendre secret de Corot, avec sa sensibilité de Paris, ses ciels fins, ses longs automnes pleins de confidences. Un quart de siècle plus tôt, Daumier regardait montant, ployée sous son ballot de linge mouillé, *la Laveuse* du quai d'Anjou et, dans ses lithographies, faisait servir la Seine à des cocasseries épiques. Un autre immortel poète du blanc et du noir, Charles Méryon, unissait son génie tragique au doux génie du fleuve et gravait, sous le soleil d'un éternel midi, ses paysages géométriques, d'une pointe rigide qui semble reculer, dans un sévère xvi^e siècle, les grâces de Paris devenues tout à coup terribles. Il faudrait d'autres mots pour évoquer plus près de nous ce qu'il y a de sombre, de gras et de fort dans la première manière de Lebourg, avant que l'impressionnisme ne l'ait volatilisé en paillettes, entre Meudon et Rouen, loin d'un de ses « motifs » : les merveilleuses charpentes de l'estacade franchissant sur des béquilles de bois noircies par les ans le confluent de la Seine et du canal Saint-Martin, c'est là un de mes plus anciens et de mes plus vifs souvenirs de l'art de peindre. De même, les deux Boggs, le père surtout, jadis fameux en France, inconnu aux États-Unis, sa patrie. Ses beaux roux fumeux, ses grisailles chaudes, ses blancs dorés et soudains, quelle palette s'était faite ce charmant rôdeur du bord de la Seine, encore baigné des ombres du xix^e siècle !

Mais au sortir de Paris se préparaient d'autres enchantements. Le rôle joué par la Seine et par la mer dans la genèse

de l'impressionnisme est considérable. Il sort d'une lumière mouillée et de reflets qui bougent. Il est l'expression d'une mobilité éternelle et d'un perpétuel échange entre les fluides, les vents, les brises, les fumées de soleil, les eaux dansantes. Voilà pourquoi Manet, Monet, Renoir, Pissaro, Sisley, et tant d'autres poètes des apparences fugitives et des secrets passages de la vie, précédés par Corot, par Boudin, et par Jongkind ont chéri la Seine. Elle était pour eux non seulement un délicieux décor, mais un élément de vie, une source pour leur art, le milieu favori de leurs plaisirs et de leurs rêves. Voilà ce que signifient des noms comme Argenteuil, Chatou, Bougival, dont la sonorité m'émeut beaucoup plus que le souvenir des tristes bourgades posées le long des eaux jaunes de l'Arno. Le ciel n'est pas suspendu au-dessus du paysage, il descend dans les arbres, dans la poitrine des hommes et des femmes, il est la lumière et la joie. Tel est le sens d'une œuvre comme le *Déjeuner des Canotiers*, de Renoir qui traduit un sentiment lyrique et presque paradisiaque. Ces hommes aux bras nus dorés du soleil des régates avec leurs compagnes coiffées à la chien, sous la tonnelle des guinguettes composent un tableau de la vie, qu'animent, comme des notes piquées par un orchestre féérique et populaire, des étincelles de soleil. Ainsi se succèdent, aux rives de la Seine, les états les plus hauts et les plus divers de la vie française, par delà les églises, merveilles d'harmonie, comme Mantes, par delà les hôtels des grands Messieurs du xvii^e siècle dans cet âge récent d'un si vif clair-obscur qui passe du romantisme au réalisme (*Les Demoiselles* du grand poète Gustave Courbet), du réalisme à l'impressionnisme, avec une fécondité de renouvellement qui atteste la permanence des sources vives et la puissance des eaux magiques. Seurat et Cézanne, apparaissent doués d'un prestige égal et contraire à celui des impressionnistes. A la Grande Jatte comme dans l'atelier du Jas de Bouffon, l'univers en voie de dissolution ressaisit sa forme compacte.

son ordonnance secrète, son poids. On croirait en vérité qu'on suit les méandres d'un conte.

C'est sans doute à Giverny, dans les deux jardins de Monnet, que se révèle le secret de ces prodiges. Ce n'est plus la Seine, et c'est la Seine encore, mais dans l'étang aux nymphéas devenu une eau sacrée dans un paysage bouddhique ou, si l'on veut, nos eaux douces d'Asie. Des saules pleurent leurs longues tiges vertes, les nymphéas flottent comme les rêveries indéterminées d'un dieu, tandis que de l'autre côté de la route, dans une clôture toute simple, toute bourgeoise, se répand l'éblouissante profusion des fleurs de chez nous, choisies, élevées par Monet, jardinier de génie. Quelle que soit la puissance d'un art trigonométrique riche, en combinaisons sur l'espace et en savants délires, qu'on nous laisse encore respirer ces fleurs, qu'on nous laisse descendre le fleuve aux eaux claires.

Après Vernon et Pont de l'Arche, les deux Andelys, on entre dans le gras pays. A travers les herbages, en longeant des moulins et des églises où l'art flamboyant acquiert une paix rustique, on accède à la noble ville des pans de bois et des charpentes, Rouen, capitale du bas-fleuve, ville déjà marine. Il faudrait en saisir l'ensemble du lieu dit le Mont aux Malades, comme fit Paul Huet, le grand paysagiste romantique. A l'île Séguin, non loin de Paris, il avait vu dans les inondations et dans les bourrasques qui les accompagnaient, les fureurs d'une sorte d'Orénoque français. Vers le même temps Bonington peignait la Collégiale de Mantes dans une langue aussi riche mais plus simple. Sur les mêmes pierres, comme sur Jumièges, Corot mit sa bonhomie adorable, sa simplicité de grand paysan des villes. Mais l'image que Monet nous laisse de la cathédrale de Rouen rongée par le temps et par le soleil, comme une falaise évidée par le flot, comme une Manne Porte Chrétienne prend une fabuleuse poésie naturelle, peut-être le fond de l'art gothique.

Chaque fois que je reviens des États-Unis je fais ce trajet en sens inverse. Je laisse derrière moi, bien loin au delà des mers, des fleuves immenses, des rochers qui crèvent la terre, nous montrant les assises de la planète, les cités verticales hérissées de donjons colossaux, et je me trouve soudain enveloppé par le mystère des paysages, par la pureté, par la modestie des choses simples et anciennes qui n'ont pas renoncé à vivre, qui escortent et parfois précèdent notre histoire à travers le temps.

Nous n'oublierons pas ce voyage imaginaire où nous sommes conduits par les maîtres de notre art. Il est comme l'annonciateur de notre retour en compagnie de nos amis d'Amérique, dans la patrie délivrée, au long du fleuve dont les eaux auront reconquis toute leur pureté.

Henri FOCILLON.

TROIS ANS D'EXIL.

Puisqu'elle touche désormais à sa fin, on peut essayer, aujourd'hui, d'embrasser d'un seul regard cette période d'exil qui a commencé, pour les lettres françaises, au lendemain même de l'Armistice.

Par sa rapidité à se regrouper, par la richesse de sa production, la littérature française a donné la preuve de sa vitalité : démenti énergique à un destin malheureux. Après les revers de 1940, en quelques semaines, une élite intellectuelle se reformait à l'Étranger et, sur le plan de la pensée comme dans l'ordre politique et militaire, la France continuait.

L'émigration intellectuelle s'est rassemblée principalement autour de trois grands centres : Buenos-Ayres, la Suisse, New-York.

A Buenos-Ayres, la revue *Lettres Françaises* adopte en politique une attitude modérée, presque détachée et se préoccupe surtout de sauvegarder le niveau de la production littéraire. Grâce à une critique exigeante elle maintient, outre-mer, le ton et l'esprit de la *N. R. F.* d'avant-guerre.

La Suisse a dignement rempli la fonction pour laquelle sa position la désignait. Elle a offert des possibilités matérielles

et des garanties de liberté à beaucoup d'écrivains restés en France et à quelques réfugiés cordialement accueillis. Le grand poète P. Jean Jouve, le prof. H. Guillemin, Jean Wahl ont créé, en collaboration avec leurs confrères, des foyers de culture française qui assurent une sorte d'intérim pendant cette période difficile.

A Fribourg, à Lausanne, à Neuchâtel, à Genève, quatre maisons d'édition déploient une grande activité et publient un choix très avisé d'ouvrages intéressants (pour la plupart de précieuses rééditions). Deux nouvelles Revues, l'une *Lettres* dirigée par Pierre-Jean Jouve, l'autre *Poésie 42* publiée à Lausanne sont entièrement consacrées à la poésie. A Neuchâtel, les *Cahiers du Rhône* publient deux collections d'œuvres inédites et une série de « Cahiers » consacrés aux grands problèmes actuels de la vie spirituelle. Les deux premiers Cahiers sur le *Génie de la France* constituent un hommage de dévotion fidèle dont la signification n'a pas besoin d'être soulignée. Un cahier sur *La Prière de Peguy* lui a fait suite. Et vient de paraître récemment un très beau *Cahier des Prisonniers* : témoignage extraordinairement émouvant qui mériterait, à lui seul, une longue étude.

Mais c'est New-York qui a été le pôle d'attraction le plus important. On sait qu'une poignée de maîtres a réussi à mettre sur pied, là-bas, une véritable Université. Les éditions *Voix de France* ont fait paraître une riche collection qui compte maintenant un nombre considérable d'ouvrages de haute qualité. Ces publications arrivent en Égypte assez régulièrement et c'est parmi elles que nous avons puisé, principalement, la matière du présent article.

SOUVENIRS.

Pendant les premiers mois, les écrivains qui avaient préféré l'exil à l'occupation ennemie n'ont connu qu'un seul besoin : porter témoignage des événements inouïs qu'ils venaient de traverser, donner une idée aux autres, se rendre compte soi-même de ce qui était arrivé. André Maurois, J. Maritain, Pertinax, Elie Blois, L. Lévy, faisaient paraître presque simultanément des tableaux de la tragédie française accompagnés d'une tentative d'explication. Malgré les divergences de leurs opinions politiques, ces divers auteurs présentent, sur tous les points essentiels, — et même dans l'analyse des causes, — une concordance remarquable. Malgré les lacunes et les points obscurs, leurs ouvrages semblent fournir des matériaux solides pour l'histoire de ces années critiques.

Une catastrophe d'une telle envergure devait produire, chez des écrivains qui, du jour au lendemain, se sont réveillés en terre étrangère, une rupture décisive. Les bouleversements historiques ont précipité la fin d'une littérature qui, depuis quelques années déjà, semblait au bout de son élan.

Les œuvres récemment parues marquent une cassure irrémédiable avec tout ce qui les précède. Seul Jules Romains continue, comme si de rien n'était, à publier, volume après volume, ses *Hommes de bonne Volonté*. Une série arrivée au tome 19 se poursuit, il est vrai, indéfiniment et comme d'elle-même, par une sorte de force acquise. Le monde peut crouler, le débit continue. Ainsi, pendant l'autre guerre, imperturbable sous les bombardements, Proust achevait *A la Recherche du Temps Perdu*. Mais pourquoi la persévérance que nous admirons en lui nous laisse-t-elle, chez Jules Romains, une impression de gêne? Cette belle régularité de camion-livreur

nous fait douter d'un réaliste qui demeure si aisément étranger à la réalité contemporaine, ou du moins à son rythme. Notre défiance s'accroît encore lorsque Jules Romains nous fait part de ses observations sur les États-Unis. Salsette peut « découvrir » l'Amérique, cela ne le transforme guère. Jules Romains-Jerphanion continue ses enquêtes méticuleuses et ses commentaires fastidieux. Toujours la même optique, les mêmes procédés d'enregistrement, toujours le même ton de rapport objectif... et les mêmes incompréhensions.

La plupart des écrivains français se sont montrés moins insensibles aux événements. Et l'ébranlement a même été si fort qu'il a déterminé — au premier moment — une sorte de terrible suspens. Brusquement coupés du passé, ne voyant devant eux qu'un avenir barré, ils n'avaient le cœur à rien achever, à rien entreprendre. Même ceux qui ne « renonçaient » pas devaient garder l'impression, tant que leur espoir demeurerait à l'état de vœu, que toute la vie était interrompue. Qu'auraient-ils pu faire, au milieu de cette lourde immobilité, chargée d'attente, si ce n'est évoquer des souvenirs ?

En France même, sous le titre *Inventaire de l'Abîme*, Duhamel publiait, en 1941, des souvenirs tout imprégnés d'une désolation sourde, affreusement tranquille. De New-York, Julien Green évoque avec nostalgie le Paris de ses années d'enfance : « Quand nous habitons tous ensemble. » Également réfugiés à New-York, Raïssa Maritain et André Maurois reviennent, eux aussi, sur leur passé. Maurois raconte sa double carrière d'industriel et d'écrivain, l'histoire de ses brillantes relations et de ses succès, son amitié avec Lyautey et le discours de réception à l'Académie Française. Raïssa Maritain retrace les rencontres qui marquent les étapes de son itinéraire spirituel : Bergson, Léon Bloy, Charles Péguy.

Quelle valeur poignante acquièrent, lorsque tout s'effondre, les mêmes souvenirs de l'existence ordinaire et comme la simple chronique de l'activité intellectuelle d'avant guerre

revêt, pour nos deux écrivains, un intérêt presque douloureux. La place considérable qu'occupait le mouvement intellectuel dans le cours normal de la vie française prend chez eux tout son relief. Leur rappel ému d'un temps heureux est aussi celui d'une époque de la pensée française. Nous y retrouvons avec émotion la France de paix que nous avons connue et aimée : la Sorbonne, la peinture moderne, les cours de Bergson au Collège de France, le *Vieux Colombier*, les premières représentations de Claudel!...

Lorsque Maurois évoque l'enseignement d'Alain ou les *Conversations internationales* de Pontigny, lorsque Raïssa Maritain décrit les luttes des *Cahiers de la quinzaine* ou le groupe fervent du *Roseau d'Or*, ils font revivre quelques-uns de ces foyers de l'intelligence française où l'élévation morale s'alliait si bien à un jugement hardi.

La croyance à l'esprit, un sens exigeant des valeurs, le goût de la discussion honnête, le respect de l'adversaire, un enthousiasme lucide et exigeant pour les nouvelles créations d'art : c'était cela la France. En vérité, une élite intellectuelle sut maintenir dans ce pays, pendant la période « Entre-deux-Guerres », le standard d'une grande civilisation.

RÉSISTANCE INTIME.

Notre sympathie attentive et anxieuse se tourne avant tout, aujourd'hui, vers les écrivains qui se sont trouvés mêlés de près à la guerre, — véritablement « engagés ». St. Exupéry s'est fait dans *Pilote de Guerre* leur interprète. Ce beau livre n'est pas seulement le reportage sobre et hallucinant d'une mission de reconnaissance « embêtante », c'est-à-dire condamnée aux 99 %. Il contient une méditation qui veut

extraire des événements une véritable « expérience » et un enseignement. Reprenant le problème de l'honneur militaire, St. Exupéry analyse les mobiles du *sacrifice consenti* dans un cas particulièrement rigoureux : celui de la mort certaine, acceptée d'avance, pour une opération parfaitement *inutile*. Depuis quinze jours St. Exupéry a croisé, sur les routes embouteillées, l'exode lamentable des populations évacuées qui fuient, en désordre, sous la mitraille. Mais, malgré le spectacle désespérant de cette débâcle, malgré l'évidence de l'écroulement général et la vanité manifeste d'une tâche qui ne servira jamais à rien, l'équipage s'envole vers l'objectif désigné. Vingt minutes en plein champ de tir d'une défense aérienne concentrée : l'épreuve de la mort certaine, se prolongeant pendant une demi-heure, détermine chez St. Exupéry une renaissance intérieure imprévue, une conversion. Comme une récompense inattendue, un flot de vie surgit des profondeurs ; des sentiments se réveillent en lui, qui donnent une réalité à tous les liens humains, brusquement compris et vécus : union avec « le groupe » de son escadrille, avec les paysans, avec chaque parcelle du pays. Cette participation pleinement éprouvée à toutes les réalités humaines porte en elle une nouvelle foi. Qu'importe le malheur, puisqu'un Amour nouveau crée chez l'individu, affreusement meurtri par les coups les plus durs, une résistance intime invincible ?

La nouvelle certitude veut se traduire en règles de conduite précises. « Ne jamais médire de la France devant autrui. » Elle veut consolider ses fondements par une réflexion sur la civilisation à laquelle l'existence de la France est liée. Elle arrive à dégager certaines valeurs essentielles à travers un intense effort de sincérité, qui se reflète dans la simplicité voulue d'un langage dépouillé, assez voisin par moments de la parabole, — ainsi que dans certaines maladresses de style où l'on perçoit les tâtonnements, les brusques lueurs, les multiples retours d'une pensée qui se cherche.

Cette grave méditation mérite d'être confrontée avec les idées d'un autre écrivain qui n'a pas quitté la France en 1941 mais qui, lui aussi, voulut trouver en lui-même la force de soutenir l'épreuve, Montherlant a vu, de ses yeux, l'avance irrésistible des unités blindées, déferlant de tous côtés (1). La défaite consommée, il a cru qu'il ne restait plus qu'à « faire face » à l'irréparable.

Adversaire déclaré d'un cléricisme « édifiant », adhérant au régime d'autorité avec une réserve parfois ironique, Montherlant s'attache à affronter la situation avec courage et lucidité. Sérieux, positif, très franc, il oriente la jeunesse vers les qualités qui répondent aux besoins de l'heure : le goût de la vaillance, la sévérité envers soi-même, le souci de la qualité. Cet écrivain, naguère encore un « jeune », ne craint pas d'assumer le rôle ingrat de « maître de moralité ». Il trouve les paroles nécessaires, paroles fortes, sensées, et assez modérées de ton sous leur allant et leur désinvolture. Car il faut supporter le désastre, affirme Montherlant, avec une désinvolture qui sera comme la manifestation extérieure de la vraie fermeté d'âme. Direct, simple, décidé, Montherlant aborde toujours les choses de front : capable de sympathie, mais sans faiblesse inutile, il semble échapper, presque à son insu, à l'égotisme, il oublie le « moi » et, chose admirable, il arrive à ne plus dire « je ». Tout au long de ces 250 pages d'exhortation morale, Montherlant se montre à la hauteur de sa tâche. Et brusquement, avec les deux derniers chapitres, un romantisme débordant se déverse sur le lecteur interloqué.

Dans une fresque qui ne manque pas d'ampleur, la défaite de 1940, considérée à l'échelle des millénaires, devient un événement d'importance planétaire : elle marque la chute

(1) *Solstice d'été*.

du christianisme devant la « païenne », la revanche des anciens dieux sur l'empereur Constantin. Et Montherlant de s'écrier (peut-être avec une pointe de calcul politique) : « Si la France et l'Allemagne, unies sous l'emblème de la roue solaire, voulaient rendre à la vie souterraine, le temps d'une saison ou deux, la saison de Constantin. . . Mettre en sommeil le christianisme. » Relisant ces pages un an après, Montherlant en reconnaît la « naïveté » ; mais le poète incorrigible, le chantre de Mithra et de Minos ne peut renoncer à l'exaltation et au pathos. Il superpose, au mythe solaire de la croix gammée, le symbole de la Roue Tournante, et la vision des perpétuelles alternances recrée en lui la sérénité d'un magnifique détachement.

Tout en combattant, « sans espoir ni peur », au milieu de la nation « où le sort l'a placé », Montherlant prétend sauvegarder son intégrité individuelle. Une dernière page (où le « moi » reparaît de plus belle) évoque avec complaisance l'énigmatique « sourire de la plus profonde pensée », sourire du mystique qui triomphe, par la liberté de l'esprit, du monde qui l'écrase. Les dernières lignes du chapitre sur « les nuits de Mai » en éclairent la signification :

« Que voulons-nous en fin de compte ? Un intelligent et qui ait du sang. Son sang le pousse au combat, son intelligence postule l'incroyance. Le combat sans la foi, c'est la formule à laquelle nous aboutissons forcément si nous voulons maintenir la seule idée de l'homme qui soit acceptable, celle où il est à la fois le héros et le sage. »

L'affirmation individualiste est formellement érigée en dernière instance. Et l'on demeure effaré de tant d'aveuglement. Voilà donc, pour Montherlant, toute la leçon des malheurs qui ont frappé la patrie ! De la prétention ou de l'inconscience, on ne saurait dire lequel ici l'emporte. Qu'après une défaite on veuille rappeler un peuple au goût de la force, à « l'agressivité », cela se justifie pleinement et l'on comprend

même, dans cette voie, une apologie du « Combat pour lui-même ». Mais soutenir, par les temps qui courent, que le souci du « Moi » soit une fin dernière, inviter les jeunes gens à jouer « les héros » et « les sages », c'est faire preuve d'une absence de sens historique.

Quel sens peut avoir aujourd'hui « l'héroïsme » si l'on renonce à résister jusqu'au bout, si l'on abandonne, avant le terme extrême la lutte pour la patrie et si l'on refuse même de reconnaître la beauté d'un combat sans espoir pour une juste cause. Totalement fermé au sens de la communauté, coupé de tout contact avec la nation, un Montherlant se perd dans les formules provocantes et les postures avantageuses d'un esthétisme vaguement nietzschéen. Et il n'est pas exagéré de dénoncer, dans ce romantisme littéralement « anachronique », la vraie source des pires carences morales.

Ce dernier livre de Montherlant offre du moins l'avantage de mettre au jour les ressorts cachés de sa position. Son idéologie confuse et contradictoire n'a d'autre base que les suggestions d'un lyrisme capricieux. L'individualisme méprisant a pour complément un nihilisme qui se raccroche, en dernier recours, à la simple affirmation de la force. Cette philosophie de désespoir, combinée avec la nostalgie d'un idéal féodal, explique la fascination exercée par la doctrine hitlérienne (ou son affabulation littéraire). Un Montherlant aura mal combattu et ne pouvait que mal combattre parce qu'il était séduit par le mythe de l'ennemi. Lorsqu'il déclare « les idées qui sont vaincues aujourd'hui n'étaient pas plus fausses que celles qui sont victorieuses », ce scepticisme purement gratuit porte en lui un véritable défaitisme, — comme déjà, en 1936, le titre même de *Service inutile* impliquait la promesse d'un désastre assuré.

Mais sur quoi se fonde Montherlant pour ravalier ainsi, sur le même plan toutes les idées, également confondues dans un même dédain par un relativisme parfaitement arbitraire ?

Qu'est-ce que cette prétendue sagesse qui fait fi, gratuitement, de toute la pensée? Qu'est-ce que cet héroïsme fictif qui prétend ignorer les réalités collectives hors desquelles le combat n'est qu'un jeu de bravoure? Pure illusion l'une et l'autre, car le nihilisme individualiste ne peut bâtir qu'en trompe-l'œil. Aux valeurs qu'il méconnaît avec tant de légèreté, St. Exupéry nous ramène fort opportunément. Il semble penser à Montherlant lui-même (et peut-être l'a-t-il personnellement visé) dans certaines de ses critiques contre l'égoïsme de celui qui « s'exalte sur sa propre importance ».

« Tu te crois donc si important? Quelle fatuité dans ton désespoir! » Et un peu plus loin, St. Exupéry ajoute :

« Si j'accepte d'être humilié par ma maison, je puis agir sur ma maison. Elle est de moi comme je suis d'elle. Mais si je refuse l'humiliation, la maison se démantibulera comme elle voudra et j'irai seul tout glorieux mais plus vain qu'un mort. »

Al'isolement superbe de la mystique individualiste St. Exupéry oppose la communion retrouvée avec la France et avec les hommes de son pays.

Avant tout « il importe de prendre en charge ». St. Exupéry redécouvre le sentiment des « êtres », c'est-à-dire des réalités humaines et terrestres au sein desquelles il vit. Grâce à ce contact rétabli, dans l'acte même du don et du sacrifice, il retrouve l'homme en lui-même et le sens de la valeur de l'homme en général : « Mais l'Homme est apparu. Il s'est installé à ma place simplement, il a regardé la foule en vrac et il a vu un peuple. Son peuple. L'Homme, commune mesure de ce peuple et de moi. »

A la lumière de cette révélation, il déchiffre laborieusement le sens de la civilisation qui est historiquement celle de la France et la sienne et en découvre le fondement dans la notion d'Homme. « Retrouver l'Homme à travers l'individu. » Une éthique se dégage ainsi peu à peu, où le sentiment noble

s'insère dans la tâche quotidienne, humble et héroïque tout à la fois (1).

Une expérience analogue, mûrissement par la douleur et transformation intime, d'autres l'ont vécue. Elle donne une signification à l'œuvre de nombreux poètes dont les revues de Suisse et les numéros de « Fontaine » nous transmettent, par intermittence, le message.

C'est la destinée des poètes d'exprimer, et par là même de subir, avec une extrême acuité, toute souffrance. Aragon peint, dans de petits tableaux fantastiques à la manière de Breughel, les « épouvantes » de la guerre. Il a su dire le sort cruellement dérisoire du mobilisé, happé dans l'engrenage de guerre, trituré, et comme supprimé par le déchaînement incompréhensible d'énormes forces. Sur des rythmes gracieux, d'une élégance ironique, Aragon évoque la stagnation du premier hiver et la tristesse du soldat arraché à ce qu'il aime : « abominable absence, absinthe de la guerre... ».

S'abandonnant à l'effusion sincère, à la libre venue du lyrisme spontané, il chante et chante éperdument son amour (seul bien qui lui reste, seule et obsédante pensée, seule consolation). A ce dernier refuge, si vulnérable, il s'attache douloureusement et quand la « barbarie » victorieuse submerge tout, il s'y accroche encore avec passion. Car ce recours

(1) Un écho de presse signale l'apparition dans un périodique suisse d'un nouveau roman d'André Malraux : *Le combat avec l'Ange*. Combien devons-nous regretter que les lecteurs égyptiens n'aient pu en avoir, jusqu'ici, connaissance.

L'auteur de *La Condition Humaine*, qui, lui aussi, a toujours dégagé de l'expérience une leçon vivante, a certainement su exprimer la réaction de l'écrivain révolutionnaire devant le cataclysme mondial. Son ouvrage a pu interpréter les tendances d'une part importante du mouvement de résistance, et le témoignage qu'il apporte revêt une autorité d'autant plus forte que Malraux se trouve, depuis quelques mois, en prison.

fragile est miraculeusement invincible. Face à l'invasion ennemie, au malheur triomphant, le poète « brandit au-dessus du naufrage universel ces quelques feuillets d'amour désespéré. Sûr de sauver, non pour lui seul, mais pour mille et mille autres ce bien suprême que rien ne peut atteindre » : un amour.

Les refrains faciles d'Aragon, jolis comme « les petites chansons » que Heine faisait avec de grandes douleurs, mais tout vibrants de l'immense détresse que le poète partage avec un peuple entier, acquièrent une portée humaine très générale.

Cette facilité de premier jet, — qui mêle hardiment et à la diable des airs populaires, des cadences à la Musset et les inventions verbales de l'écriture automatique, — glisse, par moments, à une fantaisie un peu précieuse et savante qui rappelle Apollinaire et même Jean Giraudoux. Mais presque toujours elle conserve l'accent direct et très émouvant du lyrisme vrai, elle devient « la voix de tout le monde », le cri déchirant et simple de la douleur commune.

La même tendance s'accroît encore dans *Les Yeux d'Elsa*. Aragon y proclame son intention — (et c'est une promesse à l'aimée) — d'adopter un langage de plus en plus accessible et qui puisse être compris de tous.

Une évolution assez semblable se remarque chez les nombreux poètes dont la voix nous parvient — de temps en temps — par les courriers de Suisse ou d'Algérie. Acceptant leur vocation de souffrance, ils ont dit, chacun selon sa voix, leur part du malheur commun. Dans la débâcle, chacun s'agrippe à cette dernière épave : les affections, dont la valeur se multiplie à l'infini et dont ils sentent le prix unique, insoupçonné. Chacun retrouve son amour : amour d'une femme, amitié, fraternité humaine, foi religieuse, amour de la France, et il en exprime l'inépuisable richesse. La poésie moderne qui, en France, malgré tant de ressources si neuves et efficaces,

s'enfonçait dans les chemins perdus des évasions, du fantastique ou d'un stérile tourment, a retrouvé le chemin de l'humain.

Quelques pièces (trop rares) tirées de *Poésie et Vérité 1942*, le dernier recueil de Paul Eluard, nous montrent à quel degré de pathétique et de dépouillement peut atteindre une poésie qui a toujours su admirablement allier la tension et la simplicité.

Dès 1938, le génie poétique de Pierre-Jean Jouve trouvait une voix nouvelle en accord avec les Temps d'Apocalypse qu'il voyait approcher. La rudesse, la force dure, le réalisme actuel des images, impriment à ses *Appels au peuple* la véhémence, la violence explosive d'un cri d'alarme.

Ce sursaut passionné d'Énergie, de Haine et de Foi, au bord même de la catastrophe, a l'accent de la vraie « poésie civique » à laquelle P. J. Jouve, d'un coup, parvient à s'élever.

Trouverions-nous un changement analogue dans ce poème l'*Exil* que St. John Perse vient de publier en Amérique du Sud? Le titre seul, pour l'instant, nous en est parvenu. Mais l'on se plaît à mettre de grands espoirs dans cette œuvre inspirée par le Malheur et qui vient rompre un silence de vingt années. L'exaltation juvénile et fortement maîtrisée d'« Anabase » prenait si naturellement tant d'ampleur et un tel air de noblesse! Le nouveau chant de St. John Perse pourrait être vraiment un grand livre.

Pierre Emmanuel vit l'épreuve de son pays avec le déchirement d'une âme profondément religieuse. La sincérité de de son lyrisme nous saisit dès les premiers mots:

Sur nous transis

*réchauffant notre corps sous la cendre de l'âme,
sur nous qui n'avons plus la force de mourir
et sans haleine survivons à notre vie
(n'osant plus respirer, étouffant notre cœur*

*notre voix couverte de cendre, notre image
mutilée pour qu'Il la méprise sans courroux)
nos morts ne cessent d'entonner des cathédrales
dont le mutisme nous accuse solennel
et nomme ce pays de son Nom éternel
par-dessus les clameurs voraces de victoire
et la plainte frileuse où nous dormions, vaincus.*

A travers quelques extraits, à travers les textes de ses derniers recueils : *la Colombe, le Poète et son Christ, Prière d'Abraham*, se devine une poésie d'une inspiration très dense et d'un accent très personnel. Un nouveau poète de valeur occupe désormais sa place dans la littérature française contemporaine.

A côté du sien, d'autres noms d'inconnus retiennent notre attention. Tout un essaim de nouveaux poètes se révèle à nous dans les pages de *Fontaine* ou dans *Cahiers du Rhône*. Ce brusque et magnifique essor de la poésie, aux jours de l'affliction, restera sans doute un des événements littéraires les plus étonnants, — et les plus consolants aussi, — de la guerre actuelle.

VÉRITÉS PREMIÈRES.

Le travail de repliement et de révision, loin d'être abandonné aux seuls poètes, a été accompli également par des penseurs. Dans l'ordre politique, la nécessité de revenir aux principes, de reconstruire sur des fondations sûres, s'imposait avec urgence. *La grande épreuve des démocraties* de Julien Benda, *Les droits de l'homme et la loi naturelle* de Jacques Maritain apportent, dans ce domaine, une intéressante mise au

point. Ces ouvrages, d'excellente tenue, tirent l'un et l'autre un surcroît de valeur de leur concordance. Très éloignés par leur inspiration, et partant de bases philosophiques différentes, ils s'accordent sur les articles essentiels d'une morale politique et sociale. Or ce n'est pas une chose de faible prix que cette rencontre de deux pensées honnêtes venues de pôles opposés. D'autant plus que les deux auteurs, loin de prétendre à des vues personnelles, se présentent ici comme les simples représentants (« parfaitement autorisés » convenons-en) des deux grands courants de la pensée moderne : le thomisme catholique et le rationalisme critique, — ce qui revient à dire qu'ils parlent au nom de la philosophie religieuse et de la pensée laïque, prises sous leur forme la mieux élaborée.

Les adversaires mêmes de Benda ne sauraient lui dénier la vertu de constance. Pendant près de quarante ans (depuis la publication de son *Premier Testament* dans *Les Cahiers de la Quinzaine*), il a soutenu inlassablement les mêmes thèses avec une insistance obstinée. Intellectualiste convaincu, dans une âpre polémique où il se plaisait à combattre seul contre tous, il a dénoncé les erreurs du romantisme et du pseudo-« réalisme » modernes. Au nom de la raison et de l'universel, il a défendu sans relâche un petit nombre de vérités élémentaires. A plus de soixante-dix ans, le vieux Clerc demeuré fidèle énonce une fois de plus avec sa clarté et sa concision habituelles, les principes de la démocratie. Entreprise qui n'allait pas sans risque, puisque l'ouvrage écrit en France fut expédié en contrebande à l'Étranger pendant que l'auteur demeurait à Carcassonne exposé aux représailles d'un régime dont on connaît les procédés.

Benda ne se contente pas de servir la vérité par une profession de foi, courageusement formulée dans un moment critique. Averti par les récents développements historiques, il veut épurer l'idéologie démocratique (et c'est la partie

originale de son livre) en dénonçant des excès et des déviations tels que, par exemple, le faux pacifisme, ou les abus d'un individualisme trop simpliste. Après une réfutation fort pertinente des critiques formulées par les écoles réactionnaires, Benda envisage le problème de la « défense démocratique ». Sans renoncer à ses principes, la démocratie peut fort bien combattre les mouvements résolus à la détruire, si seulement elle se refuse à une tolérance exagérée qui ne repose que sur des sophismes.

La même fermeté, et pourrait-on dire les mêmes qualités d'esprit : souci de la rigueur, goût de la définition claire, de la dénomination exacte, confèrent un grand prix au livre de J. Maritain.

Son essai de *Philosophie politique* rattache les idées maîtresses de la démocratie aux thèses fondamentales de la doctrine morale catholique. La loi naturelle reconnaît certains droits imprescriptibles de la personne humaine et l'intégration de l'individu à la communauté sociale implique une participation effective du citoyen-personne (par l'organe du suffrage universel) au gouvernement de la cité.

Des affirmations si franches englobent une protestation contre la sympathie de certains milieux ecclésiastiques à l'égard d'une idéologie autoritaire fort spécieuse. Elles proclament, en s'appuyant sur les enseignements mêmes du dogme, le caractère sacré, intangible des droits de l'homme. Le respect de la personne humaine, posé comme évidence centrale, est examiné dans ses multiples conséquences, parmi lesquelles les droits de la personne ouvrière, prolongement nécessaire des droits civiques, sont formulés avec une louable netteté. La démocratie politique appelle un complément nécessaire dans l'ordre social.

Les idées démocratiques qui, chez Julien Benda, tirent toute leur force d'une froide lumière intellectuelle, s'imprègnent, chez Maritain, d'une sorte de chaleur qui leur vient

du rayonnement de la foi. Elles sont pensées sur un plan plus proche de la morale vécue, où viennent les rejoindre, comme de plain-pied, les réflexions de St. Exupéry.

Il est curieux de constater à quel point le témoignage du soldat, qui relate simplement ce que lui ont appris le combat et l'affliction, vient recouper ici les conclusions du clerc « laïque » et du docteur chrétien. Les trois points de vue se complètent. En réfléchissant sur l'essence de la civilisation « dont il est », St. Exupéry est amené à considérer dans leur origine et leur formation historique ces valeurs proclamées par les philosophes au nom de la pensée rationnelle. L'étude de la tradition historique corrobore ici la démonstration intellectuelle. L'expérience concrète de l'homme simple qui découvre « sa vérité » dans l'action lui apporte la confirmation de la vie.

Remontant aux sources de la moderne civilisation française et européenne, St. Exupéry rappelle très justement ses adhérences historiques au christianisme et montre qu'elle a pour trait distinctif de « fonder les relations humaines sur le Culte de l'Homme au delà de l'individu... »

Cette conception est d'abord analysée dans la perspective du croyant : Consacré par le respect de Dieu en l'Homme, le Culte de l'Homme prend un sens très fort en vertu duquel les notions d'égalité, de fraternité, de charité, acquièrent leur poids plein. Mais notre civilisation n'est « qu'héritière de Dieu ». Le Culte de l'Homme conservera toute sa substance même si l'arrière-fond religieux disparaît (et St. Exupéry peut en parler puisque lui-même n'a plus la foi). Les valeurs vivantes subsistent donc, indépendamment même des croyances métaphysiques, pourvu seulement que l'on sache éviter les déviations d'un humanisme schématisé et comme desséché par un excès d'intellectualisme. L'humanisme véritable (fâcheusement appauvri par les théories civiques et juridiques un peu abstraites du xviii^e siècle) doit récupérer toutes ses richesses ; et il y parviendra en accordant une

existence réelle à la personne vivante. Vues très acceptables à condition que l'on ne méconnaisse pas tout ce qu'a ajouté de positif à l'héritage chrétien l'apport de la pensée moderne, et que l'on n'oublie pas non plus les conquêtes morales dues à l'émancipation civique des peuples et au processus même de laïcisation.

C'est le mérite d'un Maritain d'intégrer en fait ces éléments à son humanisme chrétien qui s'en trouve heureusement élargi, comme il est salutaire que l'humanisme laïque reconnaisse ses attaches historiques afin de ne rien perdre du fonds moral et spirituel dont il est le dépositaire (1).

Cet esprit de large compréhension favorise et renforce cette « prise de conscience » de la civilisation européenne — que la confusion d'une période troublée rend particulièrement indispensable et urgente (2).

(1) Un travail de cette envergure n'est pas le monopole d'un seul pays ; il se poursuit parallèlement dans le monde intellectuel anglo-saxon. On connaît les ouvrages consacrés à la promulgation des *Rights of Man*, la riche série d'écrits de la Collection *Social Penguin*. Remarquons que J. Maritain a tenu à établir le passage entre les principes qu'il formule et certains textes de caractère officiel tels que la déclaration de Roosevelt sur les « quatre libertés », et « la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme » publiée par « l'Institut de Droit International » en 1939.

Signalons aussi l'identité de vues des fortes déclarations d'André Philip sur les Principes de la France Combattante : déclarations parfaitement en accord avec les mises au point que nous avons analysées — quoique établies d'une manière indépendante. Les problèmes sociaux y sont affrontés avec plus de précision et de courage comme il fallait s'y attendre d'un socialiste militant — et qui joint à la compétence économique d'un expert, un esprit combattif et résolu.

(2) A côté des trois ouvrages importants sur lesquels nous nous sommes arrêté, ont paru un certain nombre d'études spécialisées qui essaient de poser ou d'élucider les problèmes de l'heure. Citons parmi eux les *Essais* de R. P. Ducatillon et de Y. Simon (l'un et l'autre de l'école thomiste) et les suggestions personnelles de A. Morizet et de R. de Saint-Jean qui semblent sollicités davantage par les questions d'actualité.

A cette vaste tâche, la réédition de certains écrits, qui constituent en quelque manière les bases classiques de l'humanisme politique, vient apporter une contribution précieuse.

Une sorte d'anthologie est en voie de publication qui comprend déjà : les *Textes sacrés de la liberté* paru à New-York et, dans la Collection *Problèmes Français* imprimée à Beyrouth, les *Pages Actuelles* d'Edgard Quinet et les *Morceaux choisis* de Ch. Péguy.

Nul mieux que Péguy n'aurait pu servir de précurseur et de Maître à un mouvement de Renaissance spirituelle. Son amour jaloux de la liberté, son patriotisme instinctif comme un sentiment premier, la sincérité de sa Foi agissante, soutenaient d'une commune ardeur cette mystique démocratique qu'il voulait raisonnable et réfléchie et qui devait s'appuyer sur une morale pratique très proche de la vie populaire. Son attachement fidèle au socialisme ne pouvait envisager la justice sans son accomplissement dans l'ordre économique. L'élan combattif d'une conscience intègre et profonde faisait revivre en lui intimement mêlées, la tradition chrétienne et celle de la Révolution. A travers son influence, l'Esprit français, retrouvant ses sources d'inspirations les plus authentiques, éclaire et anime aujourd'hui l'effort de Résistance morale et de Rénovation.

Qu'à un des moments les plus graves de son histoire, l'intelligence française ait su maintenir son activité créatrice et soit restée fidèle à sa vocation, c'est le meilleur gage de durée et la plus sûre des promesses.

La France, après la guerre, reprendra son grand rôle ; déjà elle recommence.

Edgard FORTI.

PRÉLUDES.

(FIN.)

PRÉLUDE A LA FOI.

I

Là-haut, sur les cimes blanches du Désintéressement, vers le sanctuaire du grand Pardon, montait l'inconnu de la vie.

Retombé dans l'abîme, l'aigle blessé puise dans sa chute retentissante une foi audacieuse. Comme lui, il était animé de l'ardente volonté de croire.

Et c'est ainsi qu'il atteignit la sainte chapelle, où la Vierge sourit dans son éternité. . .

L'Orgue bourdonnait, et dans l'éparpillement de ses notes il perçut les paroles d'antan :

« Si la Vierge te connaissait, elle ferait attention à ce qu'elle dit ! »

Alors, se souvenant de sa chute, il implora d'une voix vibrante :

« Je suis toujours moi-même, ô Vierge clémente ! Laisse-moi croire à mon espérance ! »

La Vierge souriait dans son éternité.

Il fit un pas vers elle. L'Orgue redoubla de colère et, des cintres voûtés, laissa pleuvoir de sourdes imprécations :

« Il ne croit pas ! Il ne croit pas ! »

Il s'avança encore puis, s'arrêtant, ploya ses genoux sur les dalles.

L'Orgue tendit ses cordes irritées :

— Qui donc es-tu pour prier si haut ?

Et l'inconnu découvrit son âme :

— Je suis l'humble créature marquée par le destin des humains. Je ne crois ni en Dieu ni en moi-même. Je ne crois ni au passé ni à l'avenir. Je crois à l'Amour, l'Amour qui arrache l'homme au piège de la Vie et le fait sourire à la Mort !

L'Orgue frémit et, rassemblant ses mille voix, composa de troublantes interrogations :

— Quelle mort ? Quelle mort ?

L'inconnu se redressa :

— La mort des idéaux, la mort des préjugés, la mort des vanités ! Tout ce qui tue l'Amour !

L'Orgue retentit :

— Meurs donc toi-même !

La Vierge souriait dans son éternité.

Et l'inconnu s'enfuit. Cependant il sentait ses forces croître en redescendant la pente du destin. Une forme divine l'accompagnait, et il entendit la Vierge parler du fond de son éternité :

— Paix à ton cœur aimant !

II. — *PAX.*

Cadence des heures immuables . . .

Mon âme se détache et vogue dans l'espace. Elle s'étonne de ne plus entendre l'écho des orages qu'elle porte en elle, depuis toujours.

Tout à l'heure elle se disait que l'heure est trouble. Et l'heure sonne autour d'elle, égouttant des sons éthérés.

Cadence uniforme . . .

Mon cœur se dépouille de la rude écorce des passions. Il bat d'un rythme égal et sûr.

Solennité de la Vie suspendue à son zénith radieux. Ici l'avenir, là le passé. Entre ces deux infinis, le Temps tient la balance d'une main ferme.

Rien ne finit, rien ne commence. L'éternité gravite autour des instants éternels.

Pourquoi ne l'ai-je pas su jadis, quand je cherchais la paix ? Pourquoi n'ai-je pas su que la paix régnait ici, là, partout ? Pourquoi ne l'ai-je pas su jadis ?

J'ai détraqué l'horloge du Temps qui bat dans l'espace. Et j'ai brisé les ailes qui soulevaient mon pur élan.

Et cependant le passé, le présent, l'avenir, n'étaient qu'une même courbe uniforme, un même univers d'équilibre.

Cadence ineffable . . .

Sois béni dans mon être, instant suprême qui m'apporte l'immense révélation ! Sois béni, instant d'amour où je rejoins toute ma vie !

Je peux maintenant défaire les nœuds tragiques, étaler ma pensée sur un plan uni, embrasser le grand Tout qui dit :

« Vivre ! »

Cadence de vie . . .

III. — *CREDO.*

Les pieds rivés au sol, la tête humiliée,
 Je m'étais prosterné au pied de mon autel,
 Et je sentais en moi des appels rédempteurs
 Distiller leur hostie en mon âme apaisée.

Je disais dans mon âme : Assez de fiel en toi !
 Voici l'heure sacrée où, mortel périssable,
 La vie emporte l'homme en son ultime élan,
 L'élan qui doit marquer son passage ici-bas.

Il n'est pas dit, hélas ! que tu devrais souffrir,
 Il n'est pas dit, pourtant, que tu devrais jouir ;
 Il n'est pas dit, hélas, que tu devrais mourir,
 Il n'est pas dit pourtant que tu devrais survivre.

Mais qu'importe après tout la souffrance ou la mort ?
 Ce qui compte pour l'homme éternel, c'est son âme.
 C'est l'épreuve suprême à laquelle il se voue,
 C'est l'œuvre créatrice à l'image de Dieu.

Toi qui vois tout périr sous les coups du Hasard,
 Toi qui vois tout crouler sur ton passage errant,
 Mortel, sache que tout peut renaître et revivre
 Par ce pouvoir divin qui s'appelle Créer.

Créer, tel est le but de la nature humaine.
 Créer, tel est le cours de toute destinée.
 Créer, tel est le prix de la rédemption.
 Créer, tel est le sens de l'immortalité.

Après avoir créé ta naissance et ton but,
Il te reste à créer chaque instant de ta vie.
Tout est création en toi, autour de toi,
Depuis le grand tourment jusqu'à la découverte,

Depuis le souffle ému jusqu'à la flamme ardente,
Depuis l'amour charnel jusqu'à l'amour divin,
Depuis l'œuvre des mains jusqu'à l'œuvre de Dieu,
Depuis l'espoir fervent jusqu'au renoncement !

PRÉLUDE A L'AMOUR.

(Aux victimes d'Éros.)

I. — SÉDUCTION.

C'est la source de Vie . . .

Jaillie des sèves printanières, elle s'élançe en torrents vers les plaines fécondées par ses alluvions.

Autour de ses rives les paysages se transfigurent.

Et si loin qu'elle dépose son limon, et si bas qu'elle creuse son lit,

De son flot jaillit, toujours plus haute, la gerbe éternelle d'ivresse et de pleurs . . .

Un jour la Céleste Créature, en descendant la pente humide, sentit le flot voluptueux baiser ses pieds nus. Son corps rebelle frissonna, elle eut peur de glisser . . . Mais un bras profane la saisit.

Et la Céleste Créature et le Jeune Profane s'étendirent sur la rive, enlacés, et les yeux dans les yeux, se regardèrent longtemps, avec la sereine indifférence des amants.

La Nature en émoi ramollissait son sol rugueux, entrelaçait les branches, ployait les nervures des feuilles.

Un fluide magique portait les aveux jusqu'au tréfonds de leur être.

Et l'Hymne éternel irradiait dans l'air de confuses harmo-

nies ; et plus sa voix s'enflait, plus elle devenait discrète, couvrant les rythmes éperdus par son extase turbulente.

Et l'Azur semblait une aile déployée, portant vers l'Infini le cri suprême échappé de la Vie.

Tout se tut alors. Silence de l'Espace qui féconde l'Immuable . . .

Soudain, ô Femme, ton front pâlit, ta lèvre pâmée se crispa ; et la fièvre du Temps s'empara de toi.

Tu te relevas, cherchant en vain dans l'Éternité l'instant de ta vie : il était parti, le profane aimé, il s'en était allé loin, hanté par sa jeunesse . . .

O fièvre d'homme ! quels trésors d'oubli faut-il pour apaiser ton lâche tourment ?

O fièvre de femme ! quel orage glacial éteindra le brasier du souvenir ?

La source de Vie s'élançe en torrent vers les plaines radieuses ; et l'Hymne éternel chante, effleurant d'une aile joyeuse les vagues explorées . . .

II. — ROMANCE.

Poursuivie, poursuivie, par le rêve fuyant,
Plus loin, toujours plus loin de ce qui fut si près,
J'écoute la romance éperdue et perdue
Tinter en ma candeur éteinte . . .

*
*
*

Il m'a dit . . .
Il m'a dit : je t'aime !
Et puis il m'a prise . . .
Il m'a prise dans ses bras !
Quel souffle étrange a soulevé
Le voile qui ceignait mon cœur ?

Oh, que ma nuit est belle et tendre mon mystère !
 Oh, que ma lune est douce et caressante en moi !
 Reviendras-tu cueillir leur suc, ô mon amour ?
 Toi qui fais mon désir esclave de tes vœux ?

Oui, oui, tu reviendras !
 Tu reviendras malgré ta fuite sans retour !
 Ma soif est apaisée, et pourtant je t'appelle.
 Oui, oui, tu reviendras !

Je ne douterai pas de l'attente infallible.
 Je ne douterai pas de la sainte espérance.
 Car il m'a dit : je t'aime !
 Et m'a prise dans ses bras !

Et pourquoi douterais-je, ô larmes apeurées ?
 Et pourquoi douterais-je, ô soif inextinguible ?
 Rendez-moi, rendez-moi l'orgueil de sa présence !
 Rendez-moi, rendez-moi mon seigneur et mon droit !

Quel souffle étrange a soulevé
 Le voile qui ceignait mon cœur ?

Aimer ! j'aime ! je l'aime ! oh, que ma nuit est belle !
 Je ne douterai pas de l'attente infallible,
 Je ne douterai pas de l'aube impatiente,
 A moins que son amour ne s'éteigne sur elle !

*
 * *

Poursuivie, poursuivie, par le rêve fuyant,
 Plus loin, toujours plus loin de ce qui fut si près,
 J'écoute la romance éperdue et perdue
 Tinter en ma candeur éteinte . . .

III. — CONFLITS.

Printemps de ma lyre, printemps de mon éternité ! cesse de vibrer si fort, de peur que je ne te croie plus et te renie !

Car tu n'es qu'une ironie ardente qui dévore l'espace et gravit la pente vertigineuse des mondes inatteints.

Printemps fatal ! je ferais un crime pour ne pas te perdre, mais ne me pousse pas au crime d'aimer.

Aimer ! suffit-il d'un mot pour exprimer l'inexprimable ?

Un mot, c'est bien facile à manier !

On se le lance comme une balle : ainsi se joue l'humaine comédie.

L'esprit, les sens, le cœur, l'âme : vains apanages !

On frappe au creux : l'enthousiasme chancelle et tombe, blessé.

Il se relève . . . Mais ce n'est plus lui, ce n'est plus l'enthousiasme ; c'est un corps bizarre, informe, crispé de vanité, hérissé de pointes !

La danse mène sa ronde éperdue ; mais les bras se relâchent, les yeux ne servent qu'à regarder ailleurs.

Les jeux de mots fusent, cruel exercice !

Le mensonge prépare une alchimie de poisons ; et son philtre creuse les veines, enfle les tempes, fait cracher le dépit sanglant.

Printemps amer et doux ! . . .

IV. — DÉPOUILLEMENT.

Ecarte le voile d'or qui ceint tes paupières, qui comprime ta pensée : la vie n'est pas à la mesure de tes rêves.

Descends du nuage de doute où les éclairs se croisent au hasard ; laisse l'amour t'atteindre sans dérouter ses plans.

Car il s'en irait de nouveau, vieux de mille jeunesse ; et ton ombre inquiète le suivrait, comptant comme des deniers les jours qui ne rachètent pas.

N'évoque plus le passé : que ton cœur se sente renaître à lui-même.

Ne cherche point la trace de tes larmes : sur la route que jonchent les feuilles mortes, le sol va reflleurir.

Réponds à l'offrande des mains, aux dons de la pensée ; au battement des cœurs, à l'infini des âmes.

Redis les mots suprêmes, comme la première fois.

Et tu connaîtras l'amour serein, l'amour qui ne languit jamais !

PRÉLUDE A LA VICTOIRE.

I. — CHOCS.

Debout
Sur leur socle de bronze,
S'affrontent,
Se défient,
Eternellement,
Les deux Volontés indomptables :
Volonté de guerre, Volonté de paix,
Amour et Haine,
Inséparables ennemis.

La Haine brandit l'arme ; l'Amour désarme.
La Haine enfle ses vagues ; l'Amour apaise.
La Haine submerge ; l'Amour émerge.

Incessant remous des frontières dégénérées !
Sourde révolution qui marche, marche
En martelant l'argile pétrie de chair morte !
Courants humains qui charrient des caillots
Sous les rives oubliées des générations ! . . .

La Mort, assise au flanc des volcans,
Attend, sournoise, l'heure de fondre dans la vallée
Où grouille le troupeau des bataillons aveuglés.

L'heure sonne, crépite, explose : elle se lève.

Camouflée.

Sous le masque trompeur de la Perfection,
 Mais l'œil toujours luisant de l'éclair de sa faux,
 Elle descend la pente fatale,
 Pose son pied d'airain sur les casques qui volent,
 Empoigne les guerriers dans leurs forges d'épouvante,
 Tandis que chars fumants,
 Ailes meurtrières,
 Sillonnent la terre et le ciel
 En parallèles traits de feu,
 Et roulent en tonnerres
 Sur les nuques déracinées. . .

II. — EXPIATION.

Oubliée entre mille oublis,
 Ainsi s'en est allée ta pauvre âme sans nom,
 Dernière flammèche d'une cendre pulvérisée !
 Mais ton souvenir rejoindra la pérennité
 Du Monde qui ne veut pas mourir.

Où courais-tu si plein d'élan ?
 Certes, non pas dans la flamme béante
 Des canons, gueules exécrées ;
 Mais dans la flamme dévorante de ton Rêve . . .
 Et la flamme t'a pris, en s'élevant !

Mes yeux scrutent l'azur
 Où ton holocauste a monté :
 Le ciel se voile encore d'incertains oracles . . .
 Quand verrons-nous rejaillir ta flamme
 Dans les pacifiques soleils ?

Quelles que fussent les raisons de ton départ,
Quelles qu'aient été les secousses de ton être,
— Principe aveugle, ou claire volonté —
N'était-ce pas là ton vœu suprême,
Le cri tardif de ceux qui meurent ?

Dans le traître oubli du carnage,
Dans la poussière et dans le sang,
Dans les râles de la brute humaine,
Il est encore une parcelle de vie
Qui se souvient et dit adieu.

Adieu au berceau, à l'enfance,
Au foyer qui nous abrita,
Aux mères, aux sœurs, aux amantes,
A toutes les chères idoles
Brûlées sur l'autel des faux dieux !

C'est toujours le même regret,
Il n'en est point d'autre en mourant :
La vague de Haine déferle,
Mais ceux qu'elle porte en furie
Ont expié en échouant.

III. — HYMNE.

Puisque le long cri de Victoire
N'a pas encore dissipé nos alarmes,
Puisque malgré tant de relèves
Sonne encore l'appel des temps révolus,

Marchons ! consommons la carrière
Que nos espoirs ont embrassée :
La paix, raison de notre guerre,
Nous ne la voulons pas à tout prix !

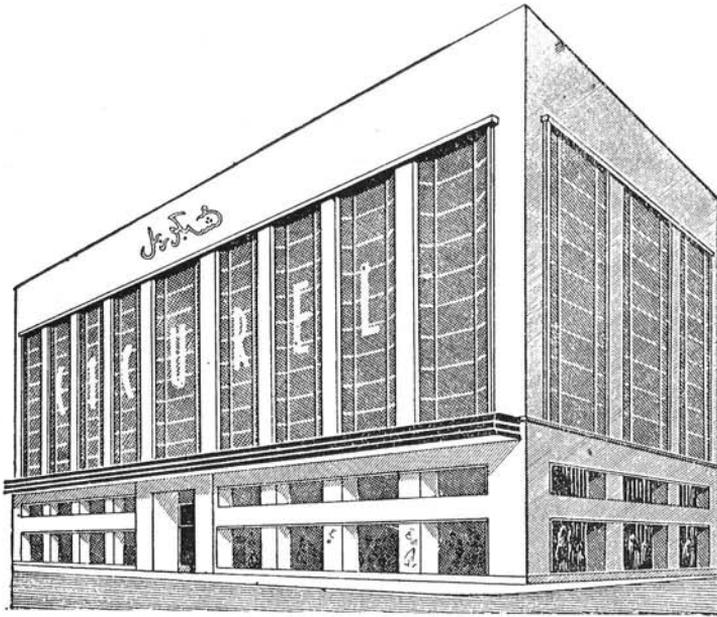
Qu'importe si nous ne verrons point
Ce pacte scellé de notre sang :
A nous la coupe d'airain
Où bout toute la sève !

A nous le refus de céder
Et la joie de mourir pour vaincre !
A nous le sacrifice des volontés éparses
Au vent des Hasards !

Que nous soyons la cible ou l'arc,
Que notre élan survive ou meure,
A nous le privilège auguste
De ressusciter les antiques vertus !

Marchons ! consommons la carrière
Que nos espoirs ont embrassée :
La paix, raison de notre guerre,
Nous ne la voulons pas à tout prix !

François DORIAN.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

VIENNENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de «LA REVUE DU CAIRE»

LA VÉRITÉ
SUR
LA RELIGION EN U.R.S.S.

D'APRÈS LES DOCUMENTS
ORIGINAUX DU PATRIARCAT DE MOSCOU
TRADUITS DU RUSSE.

PRIX P.T. 38

Présence de la France

(ou Lettres à des Français)

par

JACQUES ROGUÉ

«Je voudrais que ce livre soit largement répandu»

Gouverneur Général EBOUÉ

PRIX P.T. 18

BRITISH WAR SAVINGS CAMPAIGN IN EGYPT

(Affiliated to National Savings Movement in the United Kingdom)

Savez-vous quel est le Placement Idéal
Pour vos Petites Economies ?

C'EST LE

CERTIFICAT D'EPARGNE NATIONALE
(NATIONAL SAVINGS CERTIFICATES).

Exempts de l'impôt anglais sur le revenu.

Prix du Certificat 15 sh. (LE -, 732). Vous pouvez acquérir Jusqu'à 500 Certificats. Les intérêts composés, calculés au taux de 3,17 % l'an, sont ajoutés au capital. En dix ans, la valeur du Certificat augmente de 15 sh. à 20 sh. 6 p. (LE. 1.-). Les Certificats sont remboursables avant terme et en tout temps sur demande adressée au Directeur Général des Postes à Londres.



En vente dans toutes les
Principales Banques en Egypte

Pour de plus amples renseignements
adressez-vous aux sus-dites Banques.

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Volumes in-16

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE À TÂTONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.